



VITAM  
IMPENDERE  
VERO.

N<sup>o</sup> 56 / 11



Library  
of the  
University of Toronto

Longfellow





É M I L E,

O U

DE L'ÉDUCATION,

Par J. J. ROUSSEAU,  
*Citoyen de Geneve*

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,  
Chez JEAN NEAULME, Libraire,

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Privilege de Nosseigneurs les Etats  
de Hollande & de Westfrise.*

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# É M I L E,

O U

DE L'EDUCATION.

---

## L I V R E V.



O U s voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse , mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme , nous lui avons promis une compagne , il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle ? Où la trouverons-nous ? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est , nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée , encore tout ne fera-t-il pas fait. *Puisque*

*Tom. IV.*

A

*notre jeune Gentilhomme , a dit Locke ; est prêt à se marier ! il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse. Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.*

---

# S O P H I E

O U

L A F E M M E :

**S**O P H I E doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire , avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme ; elle a les mêmes organes , les mêmes besoins , les mêmes facultés ; la machine est construite de la même maniere , les pieces en font les mêmes , le jeu de l'une est celui de l'autre.

tre , la figure est semblable , & sous quelque rapport qu'on les considère , ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au sexe , la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences , la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un & de l'autre ce qui est du sexe & ce qui n'en est pas. Par l'anatomie comparée , & même à la seule inspection , l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroissent ne point tenir au sexe , elles y tiennent pourtant , mais par des liaisons que nous sommes hors d'état d'appercevoir ; nous ne savons jusqu'où ces liaisons peuvent s'étendre , la seule chose que nous savons avec certitude , est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece , & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe ; sous ce double point de vue , nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions , que c'est peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influencer sur le moral ; cette consé-

quence est sensible , conforme à l'expérience , & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux allant aux fins de la nature ; selon sa destination particulière , n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit d'avantage à l'autre ; En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait , ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage , & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun , mais non pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort , l'autre passif & foible ; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse ; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi , il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour , c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance , il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour , j'en

conviens ; mais c'est celle de la nature antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire & pour être subjuguée , elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes : c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force & à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au désir , & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là n'aissent l'attaque & la défense , l'audace d'un sexe & la timidité de l'autre , enfin la modestie & la honte dont la nature arme le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres , & que le premier à former des désirs , doive être aussi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes , est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune , si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à

l'autre , il en résulteroit bien-tôt la ruine de tous deux , & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conserver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les sens des hommes , & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les restes d'un tempérament presque éteint , s'il étoit quelque malheureux climat sur la terre , où la Philosophie eût introduit cet usage , sur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes , tirannisés par elles ils seroient enfin leurs victimes , & se verroient tous traîner à la mort , sans qu'ils pussent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte , que s'ensuit-il ? Ont-elles comme les femmes les desirs illimité auxquels cette honte sert de frein ? le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait , le desir cesse , elles ne repoussent plus le mâle par feinte ( 1 ) , mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la

---

( 1 ) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & dagacerie sont communs à presque toutes les femelles , même parmi les animaux , & même quand elles sont le plus disposées à se rendre , il faut n'avoir jamais observé leur manège pour disconvenir de cela.



filles d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire à sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bien-tôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes , quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes , c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien :

L'Etre Suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine , en donnant à l'homme des penchans sans mesure , il lui donne en même tems la loi qui les regle , afin qu'il soit libre & se commande à lui même ; en le livrant à des passions immodérées , il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des désirs illimités , il joint à ces désirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît , il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés ! savoir le gout qu'on prend aux choses honnêtes , lorsqu'on en fait la règle de ses actions. Tout cela vaut bien , ce me semble , l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses désirs , & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se dé-

fend toujours , mais non pas toujours avec la même force , ni par conséquent avec le même succès ; pour que l'attaquant soit victorieux , il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'agresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle , la nature & la raison s'y opposent ; la nature , en ce qu'elle a pourvu le plus foible , d'autant de force qu'il lui en faut pour résister quand il lui plaît : la raison en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes , mais le plus contraire à sa fin ; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagnie & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté au dépens même de la vie de l'agresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve , & qu'un enfant n'auroit point de père , si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence , & dépende en effet du plus foible ; & cela , non par un frivole usage de galanterie , ni par une orgueilleuse générosité

de protecteur, mais par une invariable loi de la nature, qui donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs, qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cède à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution: loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes: pourquoi cela? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violen-

ces depuis qu'elles font si peu nécessaires , & que les hommes n'y croient plus ( 2 ) ; au lieu qu'elles font très communes dans les hautes antiquités. Grecques & Juives , parce que ces mêmes opinions font dans la simplicité de la nature , & que la seule expérience du libertinage a peu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence , ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans , mais c'est qu'ils ont moins de credulité , & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples ne feroit de nos jours qu'attirer le ris des moqueurs ; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronomie une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur , si le délit avoit été comme dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés , l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié , & n'a point été entendue*. Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser sur-

---

( 2 ) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu , mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature , je les prends tous deux dans le rapport commun que constitue cet état.

prendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par de complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amène insensiblement au moral, & comment de la grossière union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquantes filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté, mêmes quand elles en abusent; si jamais elles pouvoient le perdre, il y auroit longtemps qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux sexes quant à la conséquence du sexe. Le mâle n'est mâle qu'en certains instans, la femelle est femelle toute sa vie ou du moins toute sa jeunesse; tout la rap-

pelle fans cesse à son sexe , & pour en bien remplir les fonctions , il lui faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse , il lui faut du repos dans ses couches , il lui faut une vie molle. & sédentaire pour alaiter ses enfans , il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur , un zèle , une affection que rien ne rebute ; elle sert de liaison entre eux. & leur pere , elle seule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeler siens. Que de tendresse & des soins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille ! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus , mais des goûts , sans quoi l'espece humaine seroit bien tôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint la-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme , elle a tort ; cette inégalité n'est point une institution humaine , ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé , mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'aure. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi , & tout mari infidèle qui prive sa

femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la femme infidelle fait plus, elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point celui d'un autre, le gage de son deshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari ; par ses proches, par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme sa propre conscience, le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfans, il importe qu'ils

estiment leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre de devoirs des femmes , & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir & de convenance , qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite , sur leurs manieres , sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes , c'est se perdre en déclamations vaines , c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide de donner des exceptions pour réponse à des loix générales aussi bien fondées ? Les femmes , dites-vous , ne sont pas toujours des enfans ? Non , mais leur destination propre est d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une certaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans , vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient vos villes , si les campagnes éloignées , où les femmes vivent plus simplement & plus chastement , ne ré-



paroient la stérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes ( 3 ) ! Enfin que telle ou telle femme fasse peu d'enfans , qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mere , & n'est ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose , une femme changera-t'elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans périr & sans risque ? fera-t'elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere ? changera-t'elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs ? Passera-t'elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des soins domestiques, aux iniures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre ? Sera-t'elle ( 4 ) tantôt craintive & tantôt

---

( 3 ) Sans cela l'espèce décroîroit nécessairement : pour qu'elle se conserve , il faut , tout compensé , que chaque femme fasse à peu près 4. enfans : car des enfans qui naissent , il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres ; & il'en faut deux restans pour représenter le Pere & la Mere Voyez si les Villes vous fourniront cette population là,

( 4 ) La timidité des femmes est encore un instinct de la nature contre le double risque qu'elles courent durant leur grossesse.

brave , tantôt délicate , & tantôt robuste : Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à supporter le métier des armes , des femmes qui n'ont jamais affronté le soleil , & qui savent à peine marcher , le supporteront-elles après cinquante ans de mollesse ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent ?

Il y a des Pays où les femmes accouchent presque sans peine , & nourrissent leurs enfans presque sans soins , j'en conviens : mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems , terrassent les bêtes féroces , portent un canot comme un havre-fac , font des chasses de sept ou huit cens lieues , dorment à l'air à plate-terre , supportent des fatigues incroyables , & passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes , les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amollissent , les femmes s'amollissent d'avantage : quand les deux termes changent également la différence reste la même.

Platon dans sa République donne aux femmes les même exercices qu'aux hommes ; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulieres , & ne sachant plus que faire des femmes ,

il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné , tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que personne peut-être n'eût songé à lui faire , mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété , prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû : je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes emplois , dans les mêmes travaux , & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la nature immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux , comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de convention ; comme si l'amour qu'on a pour ses proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme si ce n'étoit pas par la petite partie , qui est la famille , que le cœur s'attache à la grande ; comme si ce n'étoient pas le bon fils , le bon mari , le bon pere , qui font le bon Citoyen ?

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme & la femme ne sont ni ne doivent être constitués de même , de caractère ni de tempérament , il s'ensuit qu'ils

ne doivent pas avoir la même éducation. En suivant les directions de la nature , ils doivent agir de concert , mais ils ne doivent pas faire les mêmes choses ; la fin des travaux est commune , mais les travaux sont différens , & par conséquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel , pour ne pas laisser imparfait notre ouvrage , voyons comment doit se former aussi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractérise le sexe doit être respecté comme établi par elle. Vous dites sans cesse ; les femmes ont tel & tel défauts que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce seroient des défauts pour vous , ce sont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien si elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes , que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis

Quand font-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Eh , plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons , ils feroient plus sensément & plus honnêtement élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiseries ? leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie a leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré ? est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles , si leurs minauderies nous séduisent , si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte , si nous aimons à les voir mises avec goût , si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjugent ? Eh , prenez le parti de les élever comme des hommes , ils y consentiront de bon cœur ? Plus elles voudront leur ressembler moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils feront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes , ne leur sont pas également partagées , mais prises en tout elles se compensent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme ;

par-tout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage ; par-tout où elle veut usurper les nôtres , elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres ; c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que , ne pouvant bien ménager les uns & les autres , parce qu'ils sont incompatibles , elles restent au dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre , & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi , mere judicieuse , ne faites pas de votre fille un honnête homme , comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme , & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit - il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose , & bornée aux seules fonctions du ménage ? l'homme fera-t-il sa servante de sa Com-

pagne ? se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'affervir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître ? en fera-t'il un véritable automate ? Non , sans doute : ainsi ne l'a pas dit la nature , qui donne aux femmes un esprit si agréable & si délié au contraire , elle veut qu'elles pensent , qu'elles jugent qu'elles aiment , qu'elles connoissent , qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure : ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre , mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendant des femmes par leurs desirs ; les femmes dépendent des hommes , & par leurs desirs & par leurs besoins ; nous substituerions plutôt sans elles , qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire , pour qu'elles soient dans leur état ; il faut que

nous le leur donnions , que nous voulions le leur donner , que nous les estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens , du prix que nous mettons à leur mérite , du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature , les femmes , tant pour elles que pour leurs enfans , sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables , il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles , il faut qu'elles plaisent : il ne leur suffit pas d'être sages , il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite , mais dans leur réputation , & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâmme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public , mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche , & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de - là que le système de son éducation doit être , à cet égard , contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes , & son trône parmi les femmes.



De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans ; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs , leurs passions , leurs goûts , leurs plaisirs , & leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire , leur être utiles , se faire aimer & honorer d'eux , les élever jeunes , les soigner grands , les conseiller , les consoler , leur rendre la vie agréable & douce , voilà les devoirs des femmes dans tous les tems , & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but , & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir , il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite , l'homme vraiment aimable , & vouloir plaire à ces petits agréables qui deshonnorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui ressemble , & ce n'est pas non-plus en prenant leurs manières qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeste & posé de leur sexe elles prennent les airs de ces étourdis , loin de suivre leur vocation , elles y renoncent ; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles pensent usurper : si nous étions autrement , disent-elles nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le desir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle se presseroit d'en faire , & leurs frivolités sont bien plus son ouvrage , que les siennes ne sont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire , prend des moyens assortis à son dessein. La femme est coquette par état , mais sa coquetterie change de forme & d'objet selon ses vues ; reglons ces vues sur celles de la nature , la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure , non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà , & à peine sont elles en état d'entendre ce qu'on leur dit , qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien  
que

que le même motif très indiscretement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvû qu'ils soient indépendans & qu'ils aient du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la première culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes ; mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé ; il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pension-

naires ont une nourriture grossière ; mais beaucoup d'ébats , de courtes , de jeux en plein air & dans des jardins , sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie , toujours flattée ou tancée , toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien close , n'ose se lever , ni marcher , ni parler , ni souffler , & n'a pas un moment de liberté pour jouer , sauter , courir , crier se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux , ou sévérité mal-entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires , non pour aller à la guerre , mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les mères aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissent souvent en public , non pas mêlées avec les garçons , mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit pres-

que pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguïser & former son goût par le désir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leur maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature & la raison prescrit au sexe: aussi de ces meres-là naissoient les hommes les plus sains les plus robustes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde sans en excepter même les Romains, on n'en cite

aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables , & aient mieux réuni les mœurs & la beauté , que l'ancienne Grece.

On fait que l'aifance des vêtemens qui ne l'gènoient point le corps , contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues , & qui servent encore de modèle à l'art , quand la nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques , de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse , ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir , que cet abus poussé en Angleterre à un point inconcevable , n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espèce , & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guépe ; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a , comme tout le reste , ses proportions , sa mesure , passé laquelle elle est certainement un défaut :

ce défaut feroit même frappant à l'œil sur le nud ; pourquoi feroit-il une beauté sous le vêtement ?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe , un ventre qui grossit , &c. cela déplaît fort , j'en conviens , dans une personne de vingt ans , mais cela ne choque plus à trente ; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature , & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point , ces défauts sont moins déplaisans à tout âge , que la fotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût ; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit ; la vie , la santé , la raison , le bien-être doivent aller avant tout ; la grace ne va point sans l'aisance ; la délicatesse n'est pas la langueur , & il ne faut pas être mal-saine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre , mais le plaisir & le desir cherchent la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs , & cela doit être ; n'en ont-ils pas de même étant grands ? Ils ont aussi des goûts propres

qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit ; des tambours, des sabots, de petits carrosses : les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & sert à l'ornement ; des miroirs ; des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées ; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe ; voilà très évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure ; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe, les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre, dans cette éternelle occupation le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en fait rien, elle oublie le repas même, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne ; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle



n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée , elle y met toute sa coquetterie , elle ne l'y laissera pas oujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre & le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée , faire ses nœuds de manche , son fichu , son falbala , sa dantelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui , qu'il lui seroit bien plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne ; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit , ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; -mais quant à tenir l'aiguille , c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes , & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture , la broderie , la dentelle viennent d'elles mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elle , ils ne

tiennent point à la personne , ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessein , car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage , encore moins à la figure. Des feuillages , des fruits , des fleurs , des draperies , tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens , & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré , cela leur suffit. En général , s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage , cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci , bien que moins laborieuse , étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers , ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans , le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons , & l'on doit même user sur

elles de plus d'autorité , comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'ensuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité ; l'art des meres est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent , & cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles , est plus précoce que dans les garçons. Cette règle bannit de leur sexe , ainsi que du nôtre , non seulement toutes les études oisives qui n'aboutissent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites , mais même toutes celles dont l'utilité n'est pas de l'âge , & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire , à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture , & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité , on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout , où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure ? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner ? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science , & toutes sont un peu trop curieuses

pour ne pas l'apprendre fans qu'on les y force , quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout , car rien n'offre une utilité plus sensible en tout tems , ne demande un plus long usage , & ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arithmétique , je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire , & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faisoit incessamment des O grands & petits , des O de toutes les tailles , des O les uns dans les autres , & toujours tracés à rebours. Malheureusement , un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice ; elle se vit dans un miroir , & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace , comme une autre Minerve , elle jeta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle , mais ce qui le fâchoit étoit la gêne , & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'é-

criture ; la petite fille étoit délicate & vaine , elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs : on le marquoit , on ne voulut plus le marquer , il fallut apprendre à marquer elle-même : on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles , mais imposez leur-en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles , & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses ; ce n'est pas tout , elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur , si c'en est un pour elles , est intèparable de leur sexe , & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles feront toute leur vie asservies à la gêne la plus continue & la plus sévère , qui est celle des bienfaisances : il faut les exercer d'abord à la contrainte , afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler , on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation , la frivolité , l'inconstance , sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers

goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus , apprenez leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens , la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens , comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires , où l'on met , comme dit Fénelon , tout l'ennui d'un côté & tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu , si on suit les règles précédentes , que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable , elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde , puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens , il faut les étudier , & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses ,

diffimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir , & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement , les soins , la seule habitude feront aimer la mere , de la fille , si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient , bien dirigée , loin d'affoiblir cet attachement , ne fera que l'augmenter , parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes , les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté , elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse ; extrêmes en tout , elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconveniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes , comme entr'autres le caprice & l'enjouement , par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès , & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les

folâtres jeux , mais empêchez qu'elles ne se rassassent de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-le à se voir interrompre au milieu de leurs jeux , & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci , parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie , puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme , ou aux jugemens des hommes , & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au dessus de ces jugemens. La première & la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi parfait que l'homme , souvent plein de vices , & toujours si plein de défauts , elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice , & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre ; ce n'est pas pour lui , c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas



avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit pas insinuant & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre , mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe : un mari trop doux peut rendre une femme impertinente ; mais , à moins qu'un homme ne soit un monstre , la douceur d'une femme le ramene , & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises , mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne , il ne faut pas la rendre malheureuse ; pour la rendre modeste , il ne faut pas l'abrutir. Au contraire je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse , non pas à éluder la punition dans sa désobéissance , mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible , il suffit de la lui faire sentir. La reuse est un talent naturel au sexe ,

& persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux mêmes , je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguïser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles , les petites filles qui ne font , pour ainsi dire , que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; & si ceux-ci ne paroissent lourds , étourdis , bêtes auprès d'elles , j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bien-tôt accordé ou refusé ( 5 ) , sans faire mourir

---

( 5 ) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même chose , si la première réponse est toujours à révoquer.

sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguïlée par l'esperance. Tout le monde fait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicanner pour avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande ; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi, & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eut puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile ; car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été gracieable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montrait : *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point man-

gé , que qu'elqu'un s'en appercevant , lui dit ; & de cela , en avez-vous mangé ? *Oh , non* , reprit doucement la pitite gourmandise , en baissant les yeux. Je n'ajouterais rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est , est bien , & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particulière donnée au sexe , est un dédommagement très équitable de la force qu'il a de moins , sans quoi la femme ne feroit pas la compagne de l'homme , elle feroit son esclave ; c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale , & qu'elle le gouverne en lui obéissant. La femme a tout contre elle , nos défauts , sa timidité , sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens , elle passe avec les années , l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ? non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde , & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état , l'art de tirer parti du nôtre , & de se prévaloir de nos propres avantages.

On ne fait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous mêmes , combien elle ajoute de charmes à la société des deux sexes , combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans , combien elle contient de maris brutaux , combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent : je le fais bien : mais de quoi le vice n'abuse t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur , parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure , mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés , & souvent ceux qui sont le plus remarquer celle qui les porte , sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre sens. On leur promet des ornemens ; pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; & tout au contraire , on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts , & que le vrai triomphe de la beauté est de bril-

ler par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiète de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être fera-t-elle alors la première à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant, que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle regardera la parure comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin du secours pour plaire, elle ne sera point fière de son ajustement, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, qu'elle est belle ! elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non

de la personne , elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée , mais elle n'est jamais fastueuse , & Junon se mettoit plus superbement que Venus. *Ne pouvant la faire belle , tu la fais riche* , disoit Appelles à un mauvais Peintre , qui peignoit Helene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite.

Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode , des rubans , de la gaze , de la mousseline & des fleurs , sans diamans , sans pompons , sans dentelle ( 6 ) , elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante , que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien , est toujours bien , & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible , les femmes qui se connoissent en ajustement choisissent

( 6 ) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle , donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amencent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

les bons , s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours , elles en font moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail , les leçons remplissent leur journée ; cependant en général elles sont mises , au rouge près , avec autant de soin que les Dames , & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense , il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe si heures à sa toilette , n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assomante longueur du temps , & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tous. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures. En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter , c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là , c'est beaucoup plus , & puis viennent les Marchandes , les Brocanteurs , les petits Messieurs , les petits Auteurs , les petits vers , les chançons les brochures : sans la toilette , on ne réuniroit



jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue, mais ce profit n'est-peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles ayent de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leurs maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en feront mises que de meilleur goût.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes; c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur fussent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par-tout ses avantages. La voix s'étend; s'affermir & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque manière

qu'on soit mise , il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie ; de nouveaux talens se présentent , & font déjà sentir leur utilité.

Je fais que les sévères Instituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant , ni danse , ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaisant ! & à qui veulent ils donc qu'on les apprenne ? aux garçons ? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence ? A personne , répondront-ils. Les chansons profanes sont autant de crimes ; la danse est une invention du démon ; une jeune fille ne doit avoir d'amusement que son travail & la prière. Voilà d'étranges amusemens pour un enfant de dix ans ! Pour moi j'ai grand peur que toutes ces petites saintes qu'on force de passer leur enfance à prier Dieu , ne passent leur jeunesse à toute autre chose , & ne réparent de leur mieux , étant mariées , le temps qu'elles pensent avoir perdu si es. J'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe , qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand'mere , quelle doit être vive , enjouée , folâtre , chanter , danser autant qu'il

qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge : le temps ne viendra que trop tôt d'être posée, & de prendre un maintien plus sérieux.

Mais la nécessité de ce changement même, est-elle bien réelle ? N'est-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'affervissant les honnêtes femmes qu'à de tristes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner si la taciturnité qu'ils voyent regner chez eux, les en chasse, ou s'ils sont peu tentés d'embrasser un état si déplaisant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si sévères, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devoit pas être : j'entens fort bien ; mais moi je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je vou-

drois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura , qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira-t-on , ne se foucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois , quand ces talens , loin d'être employés à leur plaire , ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage , ornée de pareils talens , & qui les consacrerait à l'amusement de son mari , n'ajouterait pas au bonheur de sa vie , & ne l'empêcherait pas , sortant de son cabinet la tête épuisée , d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vû d'heureuses familles ainsi réunies , où chacun fait fournir du sien aux amusemens communs ? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint , si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte , ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables : on les a trop généralisés ; on a tout fait maxime & précepte , & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles

qu'amusemens & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule, que de voir un vieux Maître à-danser ou à chanter, aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre, pour leur enseigner sa frivole science, un ton plus pédantesque & plus magistral, que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle bonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un Maître donner exactement à toutes deux le mêmes leçons, je dis, cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses? Je ne fais: je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles

apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre , & qu'on ne vid pas sans cesse errer dans nos villes tant de Baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jennes filles que leurs leçons ne leur sont utiles ; & que leur jargon , leur ton , leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités , pour eux si importantes , dont elles ne tarderont guere , à leur exemple , de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet , tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere , leur mere , leur frere , leur sœur , leurs amies , leurs gouvernantes , leur miroir , & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon , il faut que ce soient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompense , & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste , s'il faut absolument des leçons en règle , je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne fais s'il faut qu'un Maître-à-danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche ,

qu'il lui fasse accourir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant ; mais je sçais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'industrie & les talens le goût se forme ; par le goût l'esprit s'ouvre insensiblement aux idées du beau dans tous les genres ; & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'est peut-être une des raisons pourquoi le sentiment de la décence & de l'honnêteté s'insinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce sentiment précoce soit l'ouvrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal instruit de la tournure de leurs leçons, & de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens & des idées, qu'il anime & varie la physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par

toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amuseut si-tôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence, pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes, on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge; la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raison, l'homme dit ce qu'il sçait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissance, l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir des formes communes, que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure: *à quoi cela est-il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre: *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce



premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore; mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossièreté; & comme naturellement cette grossièreté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde, que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, & la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoiqu'il en soit du caractère des femmes, leur politesse est moins fautive que la notre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore ce men-

longe , je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guere aux femmes d'être polies , ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature , l'art ne fait plus que la suivre , & déterminer , suivant nos usages , sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entre elles , c'est toute autre chose. Elles y mettent un air si contraint , & des attentions si froides , qu'en se gênant mutuellement , elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne , & semblent sincères dans leur mensonge , en ne cherchant guere à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaité tient lieu de bon naturel , & contentes d'elles , elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baissent de meilleur cœur , & se caressent avec plus de grace devant les hommes , fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscrettes , à plus forte raison doit-on les interdire à des jeunes filles dont la curiosité satisfaite ou mal éludée , est bien d'une autre consé-

quence , vû leur pénétration à pressentir les mystères qu'on leur cache , & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations , je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes , qu'on eût soin de les faire causer , qu'on les agaçat pour les exciter à parler aisément , pour les rendre vives à la rispoite , pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations , toujours tournées en gaieté , mais ménagées avec art & bien dirigées , feroient un amusement charmant pour cet âge , & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premières , & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie , en leur apprenant , sous l'attrait du plaisir & de la vanité , à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur estime , & en quoi consiste la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que si les enfans mâles , sont hors d'état de se former aucune véritable idée de religion , à plus forte raison la même idée est-elle au-dessus de la conception des filles ; c'est pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car

s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil & l'homme le bras; mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle, l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sçait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Tou-

te fille do't avoir la religion de sa mere , & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse , la docilité qui soumet la mere & la fille à l'ordre de la nature , efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes , elles doivent recevoir la décision des peres & des maris , comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la règle de leur foi , les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison ; mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangères , elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes , elles sont toutes libertines ou dévotes ; on n'en voit point sçavoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractère outré de leur sexe , mais aussi dans l'autorité mal réglée du notre : le libertinage des mœurs la fait mépriser , l'effroi du repentir la rend tyrannique , & voilà comment on fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes , il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire , que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on

donne à des idées obscures , est la première source du fanatisme , & celles qu'on exige pour des choses absurdes , mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sçais à quoi nos catéchismes portent le plus , d'être impie ou fanatique ; mais je sçais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premièrement , pour enseigner la religion à de jeunes filles , n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne , jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte , pas même les prières. Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres devant elles , sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites les toujours avec le recueillement & le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour nous écouter , cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sçachent si-tôt leur religion , qu'il n'importe qu'elles la sçachent bien , & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse , quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles ,

quand vous leur imposez en son nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penser, si non que sçavoir son catéchisme & prier Dieu, sont les devoirs des petites filles, & désirer d'être grandes, pour s'exempter, comme vous, de tout cet assujettissement ? L'exemple, l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'Ecolier qui instruit le Maître ; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La première question que je vois dans le notre est celle-ci : *Qui vous a créée & mise au monde ?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule

chose qu'elle voit là , c'est qu'à une demande qu'elle n'entend guere , elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans , voulût faire pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit , & ce ne seroit pas , à mod avis , celui qui seroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr , c'est que si ce livre étoit bon , il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon , que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-mêmes les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il fera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire , il faudroit une espèce de modèle , & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légère idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la première question de notre catéchisme , il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi.

*La Bonne.*

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?



*La Petite.*

Non , ma Bonne.

*La Bonne.*

Pourquoi , non ? vous qui avez si bonne mémoire ?

*La Petite.*

C'est que je n'étois pas au monde.

*La Bonne.*

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

*La Petite.*

Non.

*La Bonne.*

Vivrez-vous toujours ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Etes-vous jeune ou vieille ?

*La Petite.*

Je suis jeune.

*La Bonne.*

Et votre grand-maman , est-elle jeune ou vieille ?

*La Petite.*

Elle est vieille.

*La Bonne.*

A-t-elle été jeune ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Pourquoi ne l'est elle plus ?

*La Petite.*

C'est qu'elle a vieilli.

*La Bonne.*

Vieillirez-vous comme elle ?

*La Petite.*

Je ne sçais. (7)

*La Bonne.*

Où sont vos robes de l'année passée ?

*La Petite.*

On les a défaites.

*La Bonne.*

Et pourquoi les a-t'on défaites ?

*La Petite.*

Parce qu'elles m'étoient trop petites ?

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne sçais*, la Petite répond autrement, il faut se défier de sa réponse, & la lui faire expliquer avec soin.

*La Bonne.*

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

*La Petite.*

Parce j'ai grandi.

*La Bonne.*

Grandirez-vous encore ?

*La Petite.*

Oh ! oui.

*La Bonne.*

Et que deviennent les grandes filles ?

*La Petite.*

Elles deviennent femmes.

*La Bonne.*

Et que deviennent les femmes ?

*La Petite.*

Elles deviennent meres.

*La Bonne.*

Et les meres , que deviennent-elles ?

*La Petite.*

Elles deviennent vieilles.

*La Bonne.*

Vous deviendrez donc vieille ?

*La Petite.*

Quand je serai mere.

*La Bonne.*

Et que deviennent les vieilles gens ?

*La Petite.*

Je ne sçais.

*La Bonne.*

Qu'est devenu votre grand-papa ?

*La Petite.*

Il est mort. (8)

*La Bonne.*

Et pourquoi est-il mort ?

*La Petite.*

Parce qu'il étoit vieux.

*La Bonne.*

Que deviennent les vieilles gens ?

*La Petite.*

Ils meurent.

---

(8) La Petite dira cela , parce qu'elle l'a entendu dire ; mais il faut vérifier si elle a quelque juste idée de la mort , car cette idée n'est pas si simple ni si à la portée des enfans que l'on pense. On peut voir dans le petit poëme d'Abel , un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage respire une simplicité délicieuse , dont on ne peut trop se nourrir , pour converser avec les enfans.

*La Bonne.*

Et vous, quand vous ferez vieille, que . . . .

*La Petite*, l'interrompant.

Oh ma bonne ! je ne veux pas mourir.

*La Bonne.*

Mon enfant, personne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

*La Petite.*

Comment ? est-ce que mamam mourra aussi ?

*La Bonne.*

Comme tout le monde. Les femmes vieillissent ainsi que les hommes, & la vieillesse mène à la mort.

*La Petite.*

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

*La Bonne.*

Vivre sagement tandis qu'on est jeune

*La Petite.*

Ma bonne, je serai toujours sage.

*La Bonne.*

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

*La Petite.*

Quand je serai bien vieille , bien  
vieille . . . . .

*La Bonne.*

Hé bien ?

*La Petite.*

Enfin , quand on est si vieille , vous  
dites qu'il faut bien mourir.

*La Bonne.*

Vous mourrez donc une fois ?

*La Petite.*

Hélas ! oui.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivoit avant vous ?

*La Petite.*

Mon pere & ma mere.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivoit avant eux ?

*La Petite.*

Leur pere & leur mere.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivra après vous ?

*La Petite.*

Mes enfans.

*La Bonne.*

Qui est-ce qui vivra après eux.

*La Petite.*

Leurs enfans , &amp;c.

En suivant cette route on trouve à la race humaine , par des inductions sensibles , un commencement & une fin , comme à toutes choses ; c'est - à-dire , un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere , & des enfans qui n'auront point d'enfans. (9) Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles , que la premiere question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxième réponse, qui est , pour ainsi dire , la définition de l'essence divine , quel saut immense ! Quand cet intervalle sera-t-il rempli ? Dieu est un esprit ! Et qu'est-ce qu'un esprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes

---

(9) L'idée de l'éternité ne sçauroit s'appliquer aux générations humaines avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique réduite en acte , est incompatible avec cette idée.

ont tant de peine à se tirer ? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions , c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement ; vous me demandez ce que c'est que Dieu : cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre , ni voir , ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est , attendez de sçavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité , tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses ; mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres , que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la Loi de Dieu envers son prochain & envers soi même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres , & voilà surtout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur , qu'elle ait enfanté Dieu : ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint , que la substance du Pere & du Fils soit la même ou ne soit que semblable , que l'esprit procède de l'un des deux qui sont



le même , ou de tous deux conjointement , je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essentielles ; importe plus à l'espèce humaine , que de sçavoir quel jour de la Lune on doit célébrer la Pâque , s'il faut dire le chapelet , jeûner , faire maigre , parler latin ou françois à l'Eglise , orner les murs d'images , dire ou entendre la Messe , & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira , j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres , quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse , moi & tous mes semblables , c'est que chacun sçache qu'il existe un arbitre du sort des humains , duquel nous sommes tous les enfans , qui nous prescrit à tous d'être justes , de nous aimer les uns les autres , d'être bienfaisans & miséricordieux , de tenir nos engagemens envers tout le monde , même envers nos ennemis & les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; qu'il en est une autre après elle , dans laquelle cet Etre suprême fera le rémunérateur des bons , & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables , sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse , & de persuader à tous les Ci-

toyens. Quiconque les combat mérite châtiment , sans doute ? il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe , & veut nous allervir à les opinions particulieres , vient au même point par une route opposée ; pour établir l'ordre à sa maniere il trouble la paix ; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprete de la Divinité , il exige en son nom les hommages & les respects des hommes , il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place ; on devroit le punir comme sacrilège , quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes Mystérieux , qui ne sont pour nous que des mots sans idées , toutes ces doctrines bizarres , dont la vaine étude tient lieu de vertu à ceux qui s'y livrent , & sert plutôt à les rendre fous que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez - leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à sçavoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses , ne leur apprenez des choses du Ciel , que ce qui sert à la sagesse humaine ; accoutumez-les à se sentir

tir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera; à être, enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule, qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal; elles n'en doivent pas sçavoir davantage: par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, &

alors il est tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaïssons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une règle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette règle que se doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette règle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me suffit de remarquer que si ces deux règles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment, sans l'opinion, ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les deux

guides, qui ne laisse point égarer la conscience, & qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison : mais à ce mot que de questions s'élevent ! les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec succès ? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées, est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient ?

Les diverses manieres d'envisager & de résoudre ces questions, sont que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi, que la premiere servante du maître : les autres, non contents d'affirmer ses droits, lui font encore usurper les nôtres ; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans les qualités communes aux deux, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs, n'est pas fort composée ; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens, est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité

qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition ; qu'elle ne peut, sans mauvaise foi, refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste ; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire ; souvent sa vertu ne tiendrait qu'aux occasions ; dans ce siècle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sçache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime ; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux ; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite ; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait ;

& faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sçait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les recuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pese ; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables ; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme, quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire, sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maîtresse font conjointement les hon-

Tous deux ont eu la même éducation ; tous deux sont d'une égale politesse , tous deux également pourvus de goût & d'esprit , tous deux animés du même désir de bien recevoir leur monde , & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va , vient , fait la ronde ; & se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle , & semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive , il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde , elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable , & sans rien troubler à l'ordre , le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi , l'on se met à table ; l'homme ; instruit des gens qui se conviennent , les placera selon ce qu'il sçait ; la femme sans rien sçavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lû dans les yeux , dans le maintien toutes les convenances , & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant



la ronde , aura pû n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre ; en parlant à son voisin , elle a l'œil au bout de la table : elle discerne celui qui ne mange point , parce qu'il n'a pas faim , & celui qui n'ose se servir ou demander , parce qu'il est mal - adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti , l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit , ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte , en revanche elle a vû ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sçait ce qu'un tel a pensé , à quoi tenoit tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif , dont elle n'ait l'interprétation toute prête & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison , fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le

manège de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse, car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bien-tôt son empire par cette uniformité mal adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebutteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes, ne laissent pas de plaire à chacun, pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive, est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité, que caressé avec tous les autres; & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes, puis observez quelle sorte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hom-

OU DE L'ÉDUCATION. 81  
mes ( & sûrement l'exemple ne fera pas plus rare ) vous ferez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux , & fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité , comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également , ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh , qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière , elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien , que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse , & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage , la voit toujours s'occuper de lui , tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire , la coquetterie suggère de semblables moyens ; les caprices ne feroient que rebuter , s'ils n'étoient sagement ménagés ; & c'est en les dispensant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ses esclaves.

Ufa ogn'arte la donna, onde fia colto ;  
Nella sua rete alcum novello amante ;  
Ne con tutti , ne sempre un stessò volto  
Serba , ma cangia a tempo arto è fembiente.

A quoi tient tout cet art , si ce n'est à des observations fines & continuelles ; qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans les cœurs des hommes , & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer ? Or cet art s'apprend-il ? Non ; il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes , & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit , la pénétration , les observations fines sont la science des femmes , l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est , & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses , nous dit-on : elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe , même en mentant , elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche , quand ce n'est pas elle qui doit parler. Consulter leurs yeux , leur teint , leur respiration , leur

air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne sçait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner ? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir ? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir ? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder ? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme, sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite ? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer ? Elle mentiroit, pour ainsi dire ; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de reserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans les li-

mites on la rend modeste & vraie ; on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires ; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejeter l'autre. Quand on l'aime on l'aime dans toute son intégrité , & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien ; ce qui est mal ne devrait point être , & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de voler , & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice , lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber ? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fausses ? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste , plus vraies que les autres ? Tant s'en faut ; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge. (10) Au con-

---

(10) Je sçais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point , prétendent bien se faire valoir de cette franchise , & jurent qu'à cela

traire , celles qui ont encore de la honte , qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes , qui savent cacher leurs desirs à ceux mêmes qui les inspirent , celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine , sont d'ailleurs les plus vraies , les plus sincères , les plus constantes dans tous leurs engagemens , & celles sur la foi desquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne sçache que la seule Mademoiselle de l'Enclos , qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Aussi Mademoiselle de l'Enclos a-t-elle passé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de son sexe , elle avoit , dit-on , conservé celles du notre : on vante sa franchise , sa droiture , la sûreté de son commerce , sa fidélité dans l'amitié. Enfin , pour achever le tableau de sa gloire , on dit qu'elle s'étoit fait homme : à

---

près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles ; mais je sçais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté , que reste-t-il qui les retienne , & de quel honneur feront-elles cas , après avoir renoncé à celui qui leur est propre ? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise , elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister , *nec femina amissâ pudicitia alia abnuerit*. Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes , que celui qui a dit cela ?

la bonne heure. Mais avec toute sa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroît être. Je vois où rendent les maximes de la Philosophie moderne, en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté pretendue ; & je vois que l'effet le plus assuré de cette Philosophie, fera d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations, je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La première chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoit bien-tôt les siens, pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place, vous ferez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la nature ; on n'est toujours que trop



ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la nature. La femme, qui est faible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour sup-

pléer à sa foiblesse , & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique à elle est plus forte que la notre , tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable , il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme , non par abstraction l'esprit de l'homme en général , mais l'esprit des hommes qui l'entourent , l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie , soit par la loi , soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours , par leurs actions , par leurs regards , par leurs gestes. Il faut que par ses discours , par ses actions , par ses regards , par ses gestes , elle sçache leur donner les sentimens qu'il lui plaît , sans même paroître y songer. Ils philosophieront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver , pour ainsi dire , la morale expérimentale , à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit , & l'homme plus de génie ; la femme observe & l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire & la science

ce la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espèce; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes y vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable

& maintenoit mieux les mœurs. Une forte de coquetterie est aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette reforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'élève contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde, que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont ? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la va-

nité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions , quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare ? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics , vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous le leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes personnes entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mere , souvent plus folle qu'elles , & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple , plus fort que la raison même , les justifie à leurs propres yeux , & l'autorité de la mere est pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde , c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé , mais de celle qui produit tous les travers des femmes , & fait les plus extravagantes petites maîtresses. En sortant de là pour entrer tout

d'un coup dans des sociétés bruyantes ; de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre , faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire , sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille , de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques ; & si cela est , on ne peut douter que cette différence ne soit dûe en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique , il faut la connoître : il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison , & toute femme que sa mere n'a point élevée , n'aimera point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée , qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite , & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde , on n'a plus de famille , à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers , & la simplicité des mœurs domestiques s'é-

teint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siècle & des maximes qu'on y voit regner.

On impose aux filles une gêne apparente, pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent désir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources, pour s'en passer ? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur ; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour

---

(11) La voye de l'homme dans sa jeunesse, étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultère, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit; non sunt operata malum.* Prov. XXX. 20.

moi je n'en connois point ; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête , je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde , & aux passions qui naissent bien-tôt de ce goût. Dans les grandes Villes la dépravation commence avec la vie , & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales , instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs , s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres ; les vices , ornés du beau nom de talens , sont l'unique objet de leur voyage : & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays , elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis ? dans les lieux où l'on le projette , ou dans ceux où l'on l'accomplit ?

Je ne veux pas que de la Province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicious pour d'autres ; mais je dis que quand cela seroit , ou cette fille est mal élevée , ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût , du



sens , & l'amour des choses honnêtes , on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays , & se mettre à la mode six mois durant , pour se faire siffler le reste de leur vie ; mais qui est-ce qui remarque celles qui , rebutées de tout ce fracas , s'en retournent dans leur Province , contentes de leur sort , après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres ? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer , les en détourner elles-mêmes , repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues , & dire avec attendrissement la veille de leur départ ; ah ! retournons dans notre chaumière ! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici ! On ne sçait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont pas fléchi le genouil devant l'idole , & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles ; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si , malgré la corruption générale , malgré les préjugés universels , malgré la mauvaise éducation des filles ,

plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve , que fera - ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables , ou , pour mieux dire , quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses ; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels ? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes , ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine , & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point , en parlant à de jeunes personnes , de leur faire peur de leurs devoirs , ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs , soyez précise & facile , ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché , point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur , doit en sortir ; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair , que leur catéchisme de religion , mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer  
pour

pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme quand la femme sçait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle regne déjà par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manières plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe ni sa jeunesse, qui sçait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé

des femmes ? personne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures , croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens ? Non , leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres , Lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs , je veux encore honorer leur justice : Peu m'importe qu'elles me haïssent , si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort , si l'on sçavoit le mettre en œuvre ! Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant , & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte , voyez les Germains , voyez Rome ; Rome le siège de la gloire & de la vertu , si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux , qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie , que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes ; par une femme Rome acquit la

liberté, par une femme les Plébéyens obtinrent le Consulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans Français, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut être avons-nous tous raison. Formez ce cortège de belles Dames françaises: je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai plus, & je soutiens que la vertu n'est aussi favorable à l'amour, qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maîtresses, n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme, sans un objet de perfection, réel ou chimérique, mais toujours existans dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans, pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'échauffe, & se livre

à ces transports sublimes qui font le délire des amans & le charme de leur passion. Tout n'est qu'illusion dans l'amour , je l'avoue ; mais ce qui est réel , ce sont les sentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime , il est l'ouvrage de nos erreurs. Eh ! qu'importe ? En sacrifie-t-on moins tous ses sentimens bas à ce modèle imaginaire ? En pénètre-t-on moins son cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit ? S'en détache-t-on moins de la bassesse du moi humain ? Où est le véritable amant qui n'est pas prêt à immoler sa vie à sa maîtresse , & où est la passion sensuelle & grossière dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! c'est qu'ils connoissoient l'amour , & que nous ne connoissons plus que la débauche. Quand ces maximes romanesques commencerent à devenir ridicules , ce changement fut moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit , les relations naturelles ne changent point ; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même , les préjugés sous le vain nom de raison , n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand

& beau de regner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques ; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui sçaura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme, qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent ; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopâtres ; & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore ; elle seule sçaura jouir du passé.

Plus les devoirs sont grands & pénibles, plus les raisons sur lesquelles on les fonde, doivent être sensibles & fortes.

Il y a un certain langage dévot dont ; sur les sujets les plus graves , on rebat les oreilles des jeunes personnes sans produire la persuasion. De ce langage trop disproportionné à leurs idées , & du peu de cas qu'elles en font en secret , naît la facilité de céder à leurs penchans , faute de raisons d'y résister , tirées des choses mêmes. Une fille élevée sagement & pieusement , a sans doute de fortes armes contre les tentations ; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon mystique , devient infailliblement la proie du premier séducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle personne ne méprisera son corps , jamais elle ne s'affligera de bonne foi des grands péchés que sa beauté fait commettre , jamais elle ne pleurera sincèrement & devant Dieu , d'être un objet de convoitise , jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux sentiment du cœur soit une invention de Satan. Donnez - lui d'autres raisons en dedans & pour elle-même ; car celles-là ne pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met , comme on n'y manque gueres , de la contradiction dans ses idées , & qu'après l'avoir humiliée en avilissant



son corps & ses charmes comme la fouillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temp'e de Jesus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes, & ne peuvent s'affocier : il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

*Quæ quia non liceat non facit, illa facit;*

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévère.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? sans leur dire incessamment soyez sages ; donnez leur un grand intérêt à l'être ; faites leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles, prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les

rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages , ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite , à ses mœurs , mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles & basses , & qu'on ne sçait servir sa maîtresse que comme on sçait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours , vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode , vous les leur ferez mépriser , vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes , aversion pour leurs sentimens , dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble , celle de regner sur des âmes grandes & fortes , celle des femmes de Sparte , qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie , effrontée , intrigante , qui ne sçait attirer ses amans que par la coquetterie , ni les conserver que par les faveurs , les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes ; dans les choses importantes & graves , elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête , aimable & sage , est celle qui force les siens à la respecter , celle qui

à de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est fem-

(12) Brantôme dit que, du temps de François I., une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ce moment où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur le champ, & le fit avec le seul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pithagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

me ; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui regne entre nous , c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née , elle est d'un bon naturel ; elle a le cœur très-sensible ; & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à moderer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant , l'humeur facile & pourtant inégale , la figure commune , mais agréable ; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence , mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sçait tirer parti de ses défauts mêmes , & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle , mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes , & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect , mais plus on la voit , plus elle s'embellit ; elle gagne , où tant d'autres perdent , & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux , une plus

belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne sçauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sçauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît ; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens, on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sçait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une pièce du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune ; sa parure est très modeste en apparence & très coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre ; mais en les couvrant elle sçait les faire imaginer. En la voyant on dit : voilà une fille modeste & sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le

cœur errent sur toute sa personne ; sans qu'on puisse les en détacher , & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place , que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les sent , & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture , elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût , ses petits pieds à marcher légèrement , facilement , avec grace , à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse. Du reste , elle n'a eu de Maître à chanter que son pere , de Maîtresse à danser que sa mere , & un Organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement , qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ses touches noires ; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix , peu à peu elle devint sensible à l'harmonie ; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression ; & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent ; elle ne sçait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie sçait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sçache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office; elle sçait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle sçait fort bien tenir les comptes; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sçait jamais bien commander que ce qu'on sçait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mère & de la soulager.

d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple , quoiqu'elle soit gourmande , elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême , & cette délicatesse poussée à l'excès , est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu , que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre ; si-tôt qu'elle voit du fumier , elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle , entre les devoirs de la femme , un des premiers est la propreté : devoir spécial , indispensable , imposé par la nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre , & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance ; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne , tant pour ses hardes , pour son appartement , pour son travail , pour sa toilette , que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son



tems & président encore à l'autre ; en sorte que bien faire ce qu'elle fait , n'est que le second de ses soins ; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse ; les raffinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple ; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs ; & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin , l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son temps à des soins plus nobles ; elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre , elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude , & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons , qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie dans son enfance , entrant seule dans le cabinet de sa mere , n'en revenoit pas toujours à vuide , & n'étoit pas d'une

fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonsbons , sa mere la surprit , la reprit , la punit , la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonsbons gâtoient les dents , & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes , comme dans les hommes , si-tôt que le cœur s'anime , la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entre-mets , mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très médiocrement ; son sexe moins laborieux que le notre , a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le sçait goûter ; elle sçait aussi s'accomoder de ce qui ne l'est pas , sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant , & solide sans être profond , un esprit dont on ne dit rien , parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent , quoiqu'il ne

soit pas fort orné , selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere ; par ses propres réflexions , & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaité ; elle étoit même folâtre dans son enfance ; mais peu à peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés , de peur que bien-tôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée , même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps est venu , il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris , qu'il ne lui seroit de le prendre , sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante , de la voir se livrer quelquefois , par un reste d'habitude , à des vivacités de l'enfance , puis tout-d'un-coup rentrer en elle même , se taire , baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité

d'humeur ; mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'esfuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le temps de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort, lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtimement que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fit la moindre peine, & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joye & ses caresses

OU DE L'ÉDUCATION. 115  
montrent de quel poids son bon cœur  
est soulagé. En un mot, elle souffre  
avec patience les torts des autres, & ré-  
pare avec plaisir les siens. Tel est l'ai-  
mable naturel de son sexe avant que nous  
l'ayons gâté. La femme est faite pour  
céder à l'homme & pour supporter mê-  
me son injustice; vous ne reduirez ja-  
mais les jeunes garçons au même point.  
Le sentiment intérieur s'élève & se ré-  
volte en eux contre l'injustice; la nature  
ne les fit pas pour la tolérer.

gravem

*Pelidæ stomachum cedere nescii.*

Sophie a de la religion, mais une  
religion raisonnable & simple, peu de  
dogme & moins de pratique de dévo-  
tion; ou plutôt, ne connoissant de pra-  
tique essentielle que la morale, elle dé-  
voue sa vie entière à servir Dieu en fai-  
sant le bien. Dans toutes les instructions  
que ses parens lui ont données sur ce  
sujet, ils l'ont accoutumée à une sou-  
mission respectueuse, en lui disant tou-  
jours: „Ma fille, ces connoissances ne  
„sont pas de votre âge; votre mari vous  
„en instruira quand il sera temps“. Du  
reste, au lieu de longs discours en piété,  
ils se contentent de la lui prêcher par leur

exemple , & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime , parce que la vertu fait la gloire de la femme , & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux Anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur , & parce qu'elle ne voit que misère , abandon , malheur , ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à son respectable pere , à sa tendre & digne mere ; non contents d'être heureux de leur propre vertu , ils veulent l'être aussi de la sienne , & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame , & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame , & elle l'a juré dans un temps où elle sentoît déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû revoquer l'engagement , si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une

aimable Française , froide par tempérament & coquette par vanité , voulant plutôt briller que plaire , cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore , il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaité ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude , elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour , mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête homme , & lui plaire toujours , que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour , & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance , & chargées d'un dépôt difficile à garder , le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie , précocée en tout , parce que son tempérament la porte à l'être , a aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même-temps.

Sophie est instruite des devoirs & des

droits de son sexe & du notre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes; elle connoît auffi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête homme, à l'homme de mérite; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui; elle sent qu'elle fçaura bien le reconnoître : il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le sont du mérite des femmes; cela est de leur droit réciproque; & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état; elle ne juge que des choses qui sont à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des absens qu'avec la plus grande circonspection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médisan-



tes & fatyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du notre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes ; elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sçait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; & pour celles dont elle ne sçait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai désir de plaire, & qui plaît. Elle ne sçait point les complimens triviaux & n'en invente pas de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence, ou par un simple, *je vous remercie* ; mais ce mot dit de sa bouche en

vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage français l'asservit au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagenaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle, elle n'acceptera jamais place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous si-tôt qu'elle le pourra ; car elle sçait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sçait

ſçait le prendre ſans quitter l'air modeſte  
 qui lui convient. S'ils ſont modeſtes &  
 réservés eux-mêmes, elle gardera vo-  
 lontiers avec eux l'aimable familiarité de  
 la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'in-  
 nocence ſeront badins, mais décens ; s'ils  
 deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient  
 utiles : s'ils dégènerent en fadeurs, elle  
 les fera bien-tôt ceſſer, car elle mépri-  
 ſe ſur-tout le petit jargon de la galan-  
 terie, comme très-offenſant pour ſon  
 ſexe. Elle ſçait bien que l'homme qu'elle  
 cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais  
 elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui  
 ne convient pas à celui dont elle a le ca-  
 ractere empreint au fond du cœur. La  
 haute opinion qu'elle a des droits de  
 ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne  
 la pureté de ſes ſentimens, cette énergie  
 de la vertu qu'elle ſent en elle-même,  
 & qui la rend reſpectable à ſes propres  
 yeux, lui ſont écouter avec indignation  
 les propos douxereux dont on prétend  
 l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec  
 une colere apparente, mais avec un iro-  
 nique applauდიſſement qui déconcerte,  
 ou d'un ton froid auquel on ne s'attend  
 point. Qu'un beau Phébus lui débite  
 ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur  
 le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces,

sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre, en lui disant poliment : „ Monsieur, j'ai grand peur de „ sçavoir ces choses-là mieux que vous ; „ si nous n'avons rien de plus curieux „ à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien. “ Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime, peut flater son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la première inquiétude de la jeunesse,

qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractère. Si ce caractère est tel que je l'imagine , pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainsi ?

„ Sophie , vous voilà grande fille , &  
 „ ce n'est pas pour l'être toujours qu'on  
 „ le devient. Nous voulons que vous  
 „ soyez heureuse ; c'est pour nous que  
 „ nous le voulons , parce que notre  
 „ bonheur dépend du votre. Le bon-  
 „ heur d'une honnête fille est de faire  
 „ celui d'un honnête homme ; il faut  
 „ donc penser à vous marier : il y faut  
 „ penser de bonne heure , car du ma-  
 „ riage dépend le sort de la vie , &  
 „ l'on n'a jamais trop de temps pour y  
 „ penser.

„ Rien n'est plus difficile que le choix  
 „ d'un bon mari , si ce n'est peut-être  
 „ celui d'une bonne femme. Sophie ,  
 „ vous ferez cette femme rare , vous  
 „ ferez la gloire de notre vie & le bon-  
 „ heur de nos vieux jours ? Mais de quel-  
 „ que mérite que vous soyez pourvue ,  
 „ la terre ne manque pas d'hommes  
 „ qui en ont encore plus que vous. Il  
 „ n'y en a pas un qui ne dût s'honorer

„ de vous obtenir ; il y en a beaucoup  
„ qui vous honoreroient davantage.  
„ Dans ce nombre , il s'agit d'en trou-  
„ ver un qui vous convienne , de le con-  
„ noître & de vous faire connoître à  
„ lui.

„ Le plus grand bonheur du maria-  
„ ge dépend de tant de convenances ,  
„ que c'est une folie de les vouloir tou-  
„ tes rassembler. Il faut d'abord s'affu-  
„ rer des plus importantes ; quand les  
„ autres s'y trouvent , on s'en prévaut ;  
„ quand elles manquent , on s'en passe.  
„ Le bonheur parfait n'est pas sur la  
„ terre ; mais le plus grand des mal-  
„ heurs & celui qu'on peut toujours  
„ éviter , est d'être malheureux par sa  
„ faute.

„ Il y a des convenances naturelles ;  
„ il y en a d'institution , il y en a qui ne  
„ tiennent qu'à l'opinion seule. Les pa-  
„ rens sont juges des deux dernières es-  
„ pèces , les enfans seuls le sont de la  
„ première. Dans les mariages qui se  
„ font par l'autorité des peres , on se  
„ règle uniquement sur les convenan-  
„ ces d'institution & d'opinion ; ce ne  
„ sont pas les personnes qu'on marie ,  
„ ce sont les conditions & les biens ;  
„ mais tout cela peut changer , les per-

„ femmes seules restent toujours , elles  
 „ se portent par-tout avec elles ; en dé-  
 „ pit de la fortune , ce n'est que par  
 „ les rapports personnels qu'un maria-  
 „ ge peut être heureux ou malheureux.

„ Votre mere étoit de condition , j'é-  
 „ tois riche ; voilà les seules considéra-  
 „ tions qui portèrent nos parens à nous  
 „ unir. J'ai perdu mes biens , elle a  
 „ perdu son nom ; oubliée de sa famille ,  
 „ que lui sert aujourd'hui d'être née  
 „ Demoiselle ? Dans nos désastres , l'u-  
 „ nion de nos cœurs nous a consolés  
 „ de tout ; la conformité de nos goûts  
 „ nous a fait choisir cette retraite ; nous  
 „ y vivons heureux dans la pauvreté ,  
 „ nous nous tenons lieu de tout l'un à  
 „ l'autre ; Sophie est notre trésor com-  
 „ mun ; nous bénissons le Ciel de nous  
 „ avoir donné celui-là , & de nous avoir  
 „ ôté tout le reste. Voyez , mon enfant ,  
 „ où nous a conduit la Providence ! Les  
 „ convenances qui nous firent marier ,  
 „ sont évanouies ; nous ne sommes heu-  
 „ reux que par celles que l'on compta  
 „ pour rien.

„ C'est aux époux à s'affortir. Le  
 „ penchant mutuel doit être leur pre-  
 „ mier lien : leurs yeux , leurs cœurs  
 „ doivent être leurs premiers guides ;

„ car comme leur premier devoir , étant  
„ unis , est de s'aimer , & qu'aimer ou  
„ n'aimer pas , ne dépend pas de nous-  
„ mêmes , ce devoir en emporte néces-  
„ sairement un autre , qui est de com-  
„ mencer par s'aimer avant de s'unir.  
„ C'est-là le droit de la nature que rien  
„ ne peut abroger : ceux qui l'ont gênée  
„ par tant de loix civiles , ont eu plus  
„ d'égard à l'ordre apparent , qu'au bon-  
„ heur du mariage & aux mœurs des  
„ Citoyens. Vous voyez , ma Sophie ,  
„ que nous ne vous prêchons pas une  
„ morale difficile. Elle ne tend qu'à vous  
„ rendre maîtresse de vous-même , & à  
„ nous en rapporter à vous sur le choix  
„ de votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raisons  
„ pour vous laisser une entière liberté ,  
„ il est juste de vous parler aussi des  
„ vôtres , pour en user avec sagesse. Ma  
„ fille vous êtes bonne & raisonnable ,  
„ vous avez de la droiture & de la piété ,  
„ vous avez les talens qui conviennent  
„ d'honnête femme , & vous n'êtes pas  
„ dépourvue d'agrémens ; mais vous  
„ êtes pauvre ; vous avez les biens les  
„ plus estimables , & vous manquez  
„ de ceux qu'on estime le plus. N'aspi-  
„ rez donc qu'à ce que vous pouvez



„ obtenir , & reglez votre ambition ,  
 „ non sur vos jugemens ni sur les nô-  
 „ tres , mais sur l'opinion des hommes.  
 „ S'il n'étoit question que d'une égalité  
 „ de mérite , j'ignore à quoi je devrois  
 „ borner vos espérances ; mais ne les  
 „ élevez point au-dessus de votre fortu-  
 „ ne , & n'oubliez pas qu'elle est au plus  
 „ bas rang. Bien qu'un homme digne  
 „ de vous ne compte pas cette inégalité  
 „ pour un obstacle , vous devez faire  
 „ alors ce qu'il ne fera pas : Sophie doit  
 „ imiter sa mere , & n'entrer que dans  
 „ une famille qui s'honore d'elle. Vous  
 „ n'avez point vu notre opulence ,  
 „ vous êtes née durant notre pauvreté ;  
 „ vous nous la rendez douce , & vous  
 „ la partagez sans peine. Croyez moi ,  
 „ Sophie , ne cherchez point des biens  
 „ dont nous bénissons le Ciel de nous  
 „ avoir délivrés ; nous n'avons goûté  
 „ le bonheur qu'après avoir perdu la  
 „ richesse.

„ Vous êtes trop aimable pour ne  
 „ plaire à personne , & votre misere  
 „ n'est pas telle qu'un honnête homme  
 „ se trouve embarrassé de vous. Vous  
 „ serez recherchée , & vous pourrez  
 „ l'être de gens qui ne vous vaudront  
 „ pas. S'ils se montroient à vous tels

„ qu'ils sont , vous les estimeriez ce  
„ qu'ils valent , tout leur faste ne vous  
„ en imposeroit pas long - tems ; mais  
„ quoique vous ayez le jugement bon ,  
„ & que vous vous connoissiez en mé-  
„ rite , vous manquez d'expérience , &  
„ vous ignorez jusqu'où les hommes  
„ peuvent se contrefaire. Un fourbe  
„ adroit peut étudier vos goûts pour  
„ vous séduire , & feindre auprès de  
„ vous des vertus qu'il n'aura point. Il  
„ vous perdroit , Sophie , avant que  
„ vous vous en fussiez apperçue , & vous  
„ ne connoîtriez votre erreur que pour  
„ la pleurer. Le plus dangereux de tous  
„ les pièges , & le seul que la raison  
„ ne peut éviter , est celui des sens ; si  
„ jamais vous avez le malheur d'y tom-  
„ ber , vous ne verrez plus qu'illusions  
„ & chimeres , vos yeux se fascineront ,  
„ votre jugement se troublera , votre  
„ volonté sera corrompue , votre erreur  
„ même vous fera chere , & quand vous  
„ seriez en état de la connoître , vous  
„ n'en voudriez pas revenir. Ma fille ,  
„ c'est à la raison de Sophie que je vous  
„ livre ; je ne vous livre point au pen-  
„ chant de son cœur. Tant que vous  
„ serez de sang-froid , restez votre pro-  
„ pre juge ; mais si-tôt que vous aime ;

rez, rendez à votre mere le soin de vous.

Je vous propose un accord qui vous marque notre estime & rétablisse entre nous l'ordre naturel. Les parens choisissent l'époux de leur fille, & ne la consultent que pour la forme, tel est l'usage. Nous ferons entre nous tout le contraire; vous choisirez & nous ferons consultés. Usez de votre droit, Sophie; usez en librement & sagement. L'époux qui vous convient doit être de votre choix & non pas du notre; mais c'est à nous de juger si vous ne vous trompez pas sur les convenances, & si sans le sçavoir vous ne faites point autre chose que ce que vous voulez. La naissance, les biens, le rang, l'opinion n'entreront pour rien dans nos raisons. Prenez un honnête-homme dont la personne vous plaise, & dont le caractère vous convienne, quel qu'il soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien sera toujours assez grand, s'il a des bras, des mœurs, & qu'il aime sa famille. Son rang sera toujours assez illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. Quand toute la terre nous blâmeroit, qu'importe? nous ne cherchons pas

l'approbation publique ; il nous suffit  
de votre bonheur.

Lecteur, j'ignore quel effet feroit un  
pareil discours sur les filles élevées à  
votre maniere. Quant à Sophie, elle  
pourra n'y pas répondre par des paro-  
les. La honte & l'attendrissement ne la  
laisseroient pas aisément s'exprimer :  
mais je suis bien sûr qu'il restera gravé  
dans son cœur le reste de sa vie, & que  
si l'on peut compter sur quelque résolu-  
tion humaine, c'est sur celle qu'il lui  
fera faire d'être digne de l'estime de ses  
parens.

Mettons la chose au pis, & donnons-  
lui un tempérament ardent qui lui ren-  
de pénible une longue attente. Je dis que  
son jugement, ses connoissances, son  
goût, sa délicatesse, & sur-tout les senti-  
mens dont son cœur a été nourri dans son  
enfance, opposeront à l'impétuosité des  
sens un contrepoids qui lui suffira pour  
les vaincre, ou du moins pour leur ré-  
sister long-temps. Elle mourroit plutôt  
martyre de son état, que d'affliger ses  
parens, d'épouser un homme sans mé-  
rite, & de s'exposer aux malheurs d'un  
mariage mal assorti. La liberté même  
qu'elle a reçue, ne fait que lui donner  
une nouvelle élévation d'ame, & la ren-

dre plus difficile sur le choix de son maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la sensibilité d'une Angloise, elle a pour contenir son cœur & ses sens, la fierté d'une Espagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincèrement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, & qui dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant-pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractère, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien ; mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne

sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyèrent passer un hiver à la ville chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de sçavoir triompher d'elle, & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarque pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable, qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même

un certain art de les attirer , qui ressembloit assez à de la coquetterie ; mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois , elle s'en rebutoit. Bien-tôt à cet air d'autorité , qui semble accepter les hommages , elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même , elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs bruyans , vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien , & qui croient qu'étourdir sa vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit , & désespérant de le trouver ainsi , s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens , rien ne la dédommageoit d'eux , rien n'étoit propre à les lui faire oublier ; elle retourna les jointes long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle , qu'on vit qu'en gardant la même conduite , elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions , de l'impatience , elle étoit triste & rêveuse , elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit

& qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiète de ce changement, résolut enfin d'en sçavoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles, que la seule tendresse maternelle sçait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut sçavoir ? Qui est-ce qui plaint les peines ? Qui est-ce qui les partage ? Qui est-ce qui veut les soulager si ce n'est ton pere & moi ? Ah ! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître ?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour sa confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût,



Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle; elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remède étoit si facile & si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il sera confirmé, puisqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebu-  
tés. Qu'attendoit elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bien-tôt fait; mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie :

elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans règle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme, & ne trouvoit que des singes; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les reprime; un goût sans estime ne peut durer. Ah! ce n'est pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie! son charmant modèle est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheu-

reux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystère. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pû lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès son enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de nécessité vertu ? Ce modèle de l'homme aimable, duquel elle étoit si enchantée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelqu'autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrète, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse ; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Pleignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez sçavoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle, en jettant un livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre : c'étoient les aventures de Thélémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette

énigme ; à force de questions & de réponses obscures , elle voit , elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir , que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque , & l'aimoit avec une passion dont rien ne peut la guérir. Si-tôt que son pere & sa mere connurent sa manie , ils en rirent , & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence , en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens , en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes , qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siècle , qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari , ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible , par la maniere dont ils l'avoient élevée , & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi , disoit-elle , un homme imbu de mes maximes , ou que j'y puisse amener , & je l'épouse ; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la

Volonté ? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas ? je ne suis point visionnaire ; je ne veux point un Prince , je ne cherche point Télémaque , je sçais qu'il n'est qu'une fiction ; je cherche quelqu'un qui lui ressemble ; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister , puisque j'existe , moi qui me sens un cœur si semblable au sien ? Non , ne déshonorons pas ainsi l'humanité ; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe , il vit , il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le sçache aimer. Mais , qu'est-il ? Où est-il ? Je l'ignore ; il n'est aucun de ceux que j'ai vus ; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable ? Si je ne puis aimer qu'elle , le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à la catastrophe ? Dirai-je les longs débats qui la précéderent ? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueur ses premieres caresses ? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagements , & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles ? Peindrai-je enfin l'infortunée , encore plus attachée

à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir , marchant à pas lents vers la mort , & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non , j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant ce me semble , que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siècle , l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes , & qu'il n'y a rien que , sous la direction de la nature , on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des désirs immodérés ? Je réponds que non ; mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de désirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie ; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire , & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison , je me suis égaré moi même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel

dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres , est l'effet de son éducation.

---

**J**E me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire , laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile , & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant , j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient malentendus , & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir , avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la nature , & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes , parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune ; dans le second , chaque caractère étant développé par

les institutions sociales , & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée , non de l'éducation seule , mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation , on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards , ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant le caractère , l'état social distingue les rangs , & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre , plus on distingue les conditions , plus on confond les caractères. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent : d'où l'on voit , par une conséquence évidente , que plus on s'éloigne de l'égalité , plus les sentimens naturels s'altèrent ; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît , plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches & de pauvres , moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille , chacun de deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages ; étouffez les préjugés , oubliez les institutions humaines ,



& consultez la nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée , & qui ne se conviendront plus , cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent , dans quelque pays qu'ils habitent , dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage , mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur , que c'est elle seule qui décide du sort de la vie , & qu'il y a telle convenance de goûts , d'humeurs , de sentimens , de caractères qui devroient engager un pere sage , fût-il Prince , fût-il Monarque , à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances , fût-elle née dans une famille deshonnête , fût-elle la fille du Bourreau. Oui , je soutiens que , tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux bien unis , ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble , qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre , empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile , j'ai attendu de

connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la nature ; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du père ; car en me confiant son fils il me cede sa place , il substitue mon droit au sien ; c'est moi qui suis le vrai père d'Emile , c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux , qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouse d'Emile , que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes , afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long temps Sophie est trouvée : peut-être Emile l'a-t-il déjà vue ; mais il ne la reconnoitra que quand il en fera temps.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas utile au mariage , quand cette égalité se joint aux autres convenances , elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune , mais le  
fait

fait pancher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendrait peut-être qu'il ne l'obtiendrait pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son élève un établissement au-dessus de son rang, cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devrait pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage que l'homme s'allie au-

dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison , le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef , c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point : il élève son épouse ; au contraire , en prenant une femme au-dessus de lui , il l'abaisse sans s'élever : ainsi , dans le premier cas il y a du bien sans mal , & dans le second du mal sans bien. De plus , il est dans l'ordre de la nature que la femme obeisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur , l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent & tout va bien. C'est le contraire quand s'alliant au-dessus de lui , l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance , & d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme , prétendant à l'autorité , se rend le tyran de son chef ; & le maître devenu l'esclave , se trouve la plus ridicule & la plus misérable des créatures. Tels sont ces malheureux favoris que les Rois de l'Asie honorent & tourmentent de leur alliance , & qui , dit-on , pour coucher avec leurs femmes ? n'osent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attens que beaucoup de Lec-

teurs, se souvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuseront ici de contradiction; ils se tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme, est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit regner dans la maison comme un Ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernières; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des

autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées : l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes : on n'a pas besoin de sçavoir les offices de Cicéron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sçait peut-être le moins

ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne sçaura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs ; elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en a point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sçauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossièrement élevée, qu'une fille sçavante & bel-esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel-esprit est le fleau de son mari, de ses enfans,

de ses amis , de ses valets , de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie , elle dédaigne tous ses devoirs de femme , & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très justement critiquée , parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état , & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sçait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sçait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'un honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens , sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur , je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre , lequel vous la fait aborder avec plus de respect de la voir occupée des travaux de son sexe , des soins de son ménage , environnée des



hardes de ses enfans , ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes , & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie , quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre.

*Quæris cur nolim te ducere , Galla ? disertæ es.*

Après ces considérations vient celle de la figure ? c'est la première qui frappe & la dernière qu'on doit faire ; mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur , mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange , son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange , comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante , je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari , la beauté devient un inconvenient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dé-

goût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment loin de s'effacer , augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage , il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité , sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante , qui n'inspire pas l'amour , mais la bienveillance , est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari , & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie , elles se renouvellent sans cesse ; & au bout de trente ans de mariage , une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la nature , ainsi qu'Emile , elle est faite pour lui plus qu'aucune autre ; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite , son inférieure par la fortune. Elle n'enchanter pas au premier coup d'œil , mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés ; il ne se déploie que dans l'inti-

mité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sçait pas, mais il est cultivé pour apprendre: c'est une terre bien préparée pui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barême, & Télémaque qui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentiment & un esprit sans délicatesse? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit sçavante: il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est temps, enfin, qu'ils se voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'est pas là qu'est l'é-

pouffe de mon cœur : mon ami , vous le ſçaviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres , & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Emile , croyez-vous ce que vous dites ? A l'inſtant il me ſaute au col tout confus , & me ſerre dans ſes bras ſans répondre . C'eſt toujours ſa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures ; nous les fuions , au contraire , en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante , inégale , tantôt piquant des deux , & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique , on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages , pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée , marchant ſans rien voir , ſans rien obſerver , rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée , & dans la viteſſe de notre marche , perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte , & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſçachant pas l'employer , ils ſe plaignent de la rapidité du tems.

& je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vite, ils mentent ; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la Ville à la campagne ; de la campagne à la Ville, & d'un quartier à l'autre ; qui seroit fort embarrassé de ses heures, s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sçauroit que faire ; ou bien,

au contraire , il court pour courir , & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels , ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte , puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sçache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le tems s'écoule , celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune , il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode , par cela seul il la faudroit préférer à tout autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour désirer ni pour attendre , mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent , ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de désirer , mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées , qu'il est toujours plus où il est , qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers , mais en voyageurs ; nous ne songeons pas seulement aux deux termes ,

mais à l'intervalle qu'elles sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guère en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé ? d'une seule chose, de jouir de la vie. Aouterai-je, & de faire du bien quand il le peut ? Non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que celle d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une rivière ? je la cotoie ; un bois touffu ? Je vais sous son ombre ; une grotte ? Je la visite ; une carrière ? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y res-

te. A l'instant que je m'ennuie , je m'en-  
vais. Je ne dépends ni des chevaux ni  
du postillon. Je n'ai pas besoin de choi-  
sir des chemins tous faits , de routes  
commodes , je passe par-tout où un hom-  
me peut passer ; je vois tout ce qu'un  
homme peut voir ; & ne dépendant que  
de moi-même , je jouis de toute liberté  
dont un homme peut jouir. Si le mauvais  
tems m'arrête & que l'ennui me gagne ,  
alors je prends des chevaux. Si je suis  
las . . . . mais Emile ne se lasse gueres ;  
il est robuste , & pourquoi se laisseroit-il ?  
il n'est point pressé. S'il s'arrête , com-  
ment peut-il s'ennuyer ? il porte par-  
tout de quoi s'amuser. Il entre chez un  
maître , il y travaille ; il exerce ses bras  
pour reposer les pieds.

Voyager à pied , c'est voyager comme  
Thalès , Platon , Pitagore. J'ai peine à  
comprendre comment un Philosophe  
peut se résoudre à voyager autrement ,  
& s'arracher à l'examen des richesses  
qu'il foule aux pieds , & que la terre pro-  
digue à sa vue. Qui est-ce qui aimant  
un peu l'agriculture , ne veut pas con-  
noître les productions particulieres au  
climat des lieux qu'il traverse , & la ma-  
niere de les cultiver ? Qui est-ce qui ,  
ayant un peu de goût pour l'histoire na-



turelle , peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner , un rocher sans l'écorner , des montagnes sans herboriser , des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets , ils sçavent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois ; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place : le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre ? d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager ! sans compter la santé qui s'affermi , l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces , rêveurs , tristes , grondans ou souffrans ; & les Piétons , toujours gais , légers , & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ? Combien un repas grossier paroît savoureux ! avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver , on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager , il faut aller à pied.

Si , avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine , Sophie n'est pas oubliée , il faut que je ne sois guere adroit , ou qu'Emile soit bien peu curieux ; car avec tant de connoissances élémentaires , il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit , il sçait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre , & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere course un terme éloigné : le prétexte en est facile ; en sortant de Paris , il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour , après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons , dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin , nous ne sçavons retrouver le nôtre. Peu nous importe , tous chemins sont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureusement nous trouvons un payfan qui nous mene dans sa chaumiere ; nous mangeons de grand appetit son maigre dîné. En nous voyant , si fatigués , si affamés , il nous dit si le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline , vous eussiez

été mieux reçus . . . . . vous auriez trouvé une maison de paix . . . des gens si charitables . . . de si bonnes gens ! . . . Ils n'ont pas meilleur cœur que moi , mais ils sont plus riches , quoiqu'on dise qu'ils l'étoient bien plus autrefois . . . ils ne pâtissent pas , Dieu merci , & tout le pays se sent de ce qui leur reste.

A ce mot de bonnes gens , le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami , dit-il en me regardant , allons à cette maison dont les Maîtres sont bénis dans le voisinage , je serois bien aise de les voir ; peut-être seront-ils bien aises de nous voir aussi. Je suis sûr qu'ils nous recevront bien : s'ils sont des nôtres , nous ferons des leurs.

La maison bien indiquée , on part ; on erre dans les bois , une grande pluie nous surprend en chemin , elle nous retarde sans nous arrêter. Enfin l'on se trouve , & le soir nous arrivons à la maison désignée. Dans le hameau qui l'entoure , cette seule maison , quoique simple , à leur apparence ; nous nous présentons , nous demandons l'hospitalité : l'on nous fait parler au maître , il nous questionne , mais poliment : sans dire le sujet de notre voyage nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son

ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres ; quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus , sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit , mais propre & commode , on y fait du feu , nous y trouvons du linge , des nippes , tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout surpris , on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison ! quelle attention , quelle bonté , quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! Je crois être au tems d'Homere. Soyez sensible à tout cela , lui dis je ; mais ne vous en étonnez pas , par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus ; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin l'être , c'est l'affluance des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres , & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe , reprend-il , cela même est un éloge de sçavoir se passer d'hôtes , & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés , nous allons rejoindre le maître de la maison , il nous pré-

sente à sa femme ; elle nous reçoit , non pas seulement avec politesse , mais avec bonté. L'honneur de ses coups d'œil est pour Emile. Une mere dans le cas où elle est , voit rarement sans inquiétude , ou dumoins sans curiosité , entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons ; il en reste un vuide. Une jeune personne entre , fait une grande révérence , & s'assied modestement sans parler. Emile occupé de sa faim ou de ses reponses , la salue , parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée , qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur , lui dit le Maître de la maison , vous me paroissez un jeune homme aimable & sage ; & cela me fait songer que vous êtes arrivés ici , votre Gouverneur & vous , las & mouillés , comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calipso. Il est vrai , repond Emile , que nous trouvons ici l'hospitalité de Calipso. Son Mentor ajoute ; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyssée , & n'a point lû Télémaque ; il

ne ſçait ce que c'eſt qu'Eucharis. Pour la jeune perſonne , je la vois rougir juſqu'aux yeux , les baiffer ſur ſon aſſiette , & n'oſer ſouffler. La mere , qui remarque ſon embarras , fait ſigne au pere , & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude , ils s'engage inſenſiblement dans le recit des événemens qui l'y ont conſiné ; les malheurs de ſa vie , la conſtance de ſon épouſe , les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union , la vie douce & paſſible qu'ils mènent dans leur retraite , & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne ; tout cela forme un récit agréable & touchant , qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Emile ému , attendri , ceſſe de manger pour écouter. Enfin à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes , le jeune voyageur hors de lui ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie , & de l'autre prend auſſi la main de la femme , ſur laquelle il ſe panche avec tranſport en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille , plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur , croit voir Thélémaque affecté des malheurs

de Philoctète. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure ; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance ; ses manières sont vives sans étourderie ; sa sensibilité rend son regard plus doux , sa physionomie plus touchante ; la jeune personne le voyant pleurer est prête à mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte , une honte secrète la retient : elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux , comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere , qui dès le commencement du souper n'a cessé de veiller sur elle , voit sa contrainte , & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre , mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur ; Sophie , remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez , n'y foyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie , vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher , il se reveille en sursaut , & jette un regard avide sur celle qui l'ose por-

ter. Sophie , ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe , il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sçait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait , il épie chaque mouvement , chaque geste , il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé : ses yeux me font à la fois cent questions , cent reproches. Il semble me dire à chaque regard ; guidez-moi , tandis qu'il est tems ; si mon cœur se livre & se trompe , je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sçait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie , entre quatre spectateurs qui l'examinent , & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif ? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie ; les siens l'instruisent de reste qu'elle en est l'objet : elle voit que cette inquiétude n'est pas de l'amour encore , mais qu'importe ? il s'occupe d'elle , & cela suffit ; elle fera



bien malheureuse s'il s'en occupe impunément.

Les mères ont des yeux comme leurs filles , & l'expérience de plus. La mère de Sophie sourit du succès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens ; elle voit qu'il est tems de fixer celui du nouveau Télémaque ; elle fait parler sa fille. Sa fille , avec sa douceur naturelle , répond d'un ton timide , qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix , Emile est rendu ; c'est Sophie , il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas , qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur , & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus , il ne répond plus , il ne voit que Sophie , il n'entend que Sophie : si elle dit un mot , il ouvre la bouche ; si elle baisse les yeux , il les baisse ; s'il la voit respirer , il soupire ; c'est l'âme de Sophie qui paroît l'animer. Que la siennne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler , c'est celui d'Emile. Adieu la liberté , la naïveté , la franchise. Confus , embarrassé , craintif , il n'ose plus regarder autour

de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invifible à tout le monde, pour fe raffasier de la contempler fans être obfervé. Sophie, au contraire, fe raffure de la crainte d'Emile, elle voit fon triomphe, elle en jouit.

*Nol monftra già, ben ch'è in fuo cor ne rida.*

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste , & ces yeux baiffés , fon tendre cœur palpite de joye , & lui dit que Télémaque eft trouvé.

Si j'entre ici dans l'hiftoire trop naïve & trop fimple , peut-être , de leurs innocentes amours , on regardera ces détails comme un jeu frivole ; & l'on aura tort. On ne confidere pas affez l'influence que doit avoir la premiere liaifon d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impreffion , auffi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient fa place , a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans , mais qui ne ceffent d'agir jufqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantefques fur les chimériques devoirs des enfans.

sans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : sçavoir , la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais inutiles par quelque endroit , ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle omise par tous les autres , & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses , ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire , j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman ; c'est un assés beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne se trouve que dans cet écrit , est-ce ma faute ; Ce devrait être l'histoire de mon espece : vous qui la dépravez , c'est vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre considération , qui renforce la premiere , est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte , à la convoitise , à l'envie , à l'orgueil , & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes , qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici non-seulement le premier amour , mais la premiere passion de toute espece ; que de cette passion , l'uni-

que , peut-être , qu'il sentira vivement dans toute sa vie , dépend la dernière forme que doit prendre son caractère. Ses manières de penser , ses sentimens , ses goûts fixés par une passion durable , vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi , la nuit qui suit une pareille soirée , ne se passe pas toute à dormir. Quoi donc ? la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne ? Est-il fou , de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez , jeune homme ; examinez , observez. Vous ne sçavez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre , on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le tems des leçons , & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne sont que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie , par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms , cette rencontre qu'il croit fortuite , ma réserve même , ne font qu'irriter sa vivacité ; déjà Sophie

lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin , je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage , Émile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénètre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu'il cherche , en se préparant des restitutions , des échanges , à s'établir une espèce de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté ; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus raffinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille , & même plus négligemment , quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence , que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sçait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration , mais elle ne sçait pas qu'une parure plus négligée en est une autre ; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajuste-

ment , qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh ! qu'importe à l'Amant comment on soit mise , pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? déjà sûre de son empire , Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile , si son cœur ne va les chercher ; il ne lui suffit plus qu'il les voye , elle veut qu'il les suppose. N'en a-t il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste ?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit , Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés , des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus , ils ne se sont pas dit encore un seul mot , & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier ; il est embarrassé , timide ; ils ne se parlent point ; leurs yeux baissés semblent s'éviter , & cela même est un signe d'intelligence : ils s'évitent , mais de concert ; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant , nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere , à la mere , tandis que ses yeux inquiets

tournés sur la fille , la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien , ne fait aucun signe , ne paroît rien voir , rien entendre ; mais elle rougit , & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir , sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable ; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte , mais il n'est pas décent qu'un Amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes nous hors de cette maison chérie , qu'Emile songe à nous établir aux environs ; la chaumière la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je , d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la passion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison ? Malheureux ! vous croyez aimer , & vous voulez déshonorer votre maîtresse ! Que dira-t'on d'elle , quand on sçaura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez , dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle

dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'important , répond-il avec vivacité , les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sçait mieux que moi combien j'honore Sophie , combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte , il fera sa gloire , il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite , en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile , reprends-je en l'embrassant , vous raisonnez pour vous ; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature , & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes , vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez , si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de



ces différences , je lui fais sentir qu'elle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il fera l'époux de Sophie , elle dont il ignore les sentimens , elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagements antérieurs , elle qui ne connoît point , & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile , que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme , effrayé des conséquences que je lui fais envisager , & toujours extrême dans ses idées , croit déjà n'être jamais assez loing du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés ; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asile éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendrait suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel Amant plein d'amour, d'espoir, de joye, & sur-tout de bons sentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carrière ; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés ; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps &

de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur , & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loing les deux termes qui lui en font sentir la brieveté. Si l'imprudente jeunesse se trompe , ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir ; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point , & qu'en s'apprêtant un avenir misérable , elle ne sçait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile , à vingt ans passés , bien formé , bien constitué d'esprit & de corps , fort , sain , dispos , adroit , robuste , plein de sens , de raison , de bonté , d'humanité , ayant des mœurs , du goût , aimant le beau , faisant le bien , libre de l'empire des passions cruelles , exempt du joug de l'opinion , mais soumis à la loi de la sagesse , & docile à la voix de l'amitié , possédant tous les talens utiles , & plusieurs d'agréables , se souciant peu des richesses , portant sa ressource au bout de ses bras , & n'ayant pas peur de manquer de pain , quoi qu'il arrive. Le voilà enyvré d'une passion naissante : son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour , ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance : il aime un objet aimable , & plus aimable

encore par son caractère que par sa personne ; il espère , il attend un retour qu'il sent lui être dû ; c'est du rapport des cœurs , c'est du concours des sentimens honnêtes , que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il se livre avec confiance , avec raison même , au plus charmant délire , sans crainte , sans regret , sans remords , sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez , cherchez , imaginez ce qu'il faut encore , & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre , il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irais-je en ce moment abrégér un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur , j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile , aime , & sois aimé ! Jouis

long-tems avant que de posséder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre : je n'abregerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas ! il faut qu'il finisse , & qu'il finisse en peu de tems ; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire , & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des restitutions à faire. Si-tôt qu'elles sont prêtes , nous prenons des chevaux , nous allons grand train ; pour cette fois , en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux passions , il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems , la sienne entiere ne se passera pas ainsi.

Malheureusement la route est fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons , il s'en apperçoit le premier , & , sans s'impatiser , sans se plaindre , il met toute son attention à retrouver son chemin ; il erre long-tems avant de se reconnoître , & toujours avec le même sang-froid. Ceci n'est rien pour vous , mais c'est beaucoup pour moi qui connois son naturel emporté : je vois le

fruit des soins que j'ai mis dès son enfance à l'endurcir aux coups de la nécessité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait est bien plus simple & plus obligeante que la première fois ; nous sommes déjà d'anciennes connoissances. Emile & Sophie se saluent avec un peu d'embarras , & ne se parlent toujours point : que se diroient-ils en notre présence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas besoin de témoins. L'on se promène dans le jardin : ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu ; pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute espèce , coupé en divers sens de jolis ruisseaux & des plattebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile , plein de son Homère & toujours dans l'enthousiasme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit sçavoir ce que c'est qu'Alcinoüs , & la mère le demande. Alcinoüs, leur dis-je , étoit un Roi de Corcyre , dont le jardin décrit par Homère est critiqué par des gens de goût , comme trop simple & trop peu paré. ( 13 ). Cet Alcinoüs avoit une fille aima-

---

[ 13 ] » En sortant du Palais on trouve un vaste jardin de quatre arpens , encint & clos tout à l'en-

ble, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hospitalité chez son pere, songea qu'elle auroit bientôt un mari, Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles

---

» tour, planté de grands arbres fleuris, produiſant  
 » des poires, des pommes de grenade & d'autres des  
 » plus belles eſpeces, des figuiers au doux fruit, &  
 » des oliviers verdoyans. Jamais durant l'année en-  
 » tiere ces beaux arbres ne reſtent ſans fruits: l'Hy-  
 » ver & l'Été, la douce haleine du vent d'oueſt fait  
 » à la fois nouer les uns & meurir les autres. On  
 » voit la poire & la pomme vieillir & ſécher ſur  
 » leur arbre, la figue ſur le figuier & la grape ſur  
 » la ſouche. La vigne inépuisable ne ceſſe d'y porter  
 » de nouveaux raiſins; on fait cuire & confire les  
 » uns au ſoleil ſur une aire, tandis qu'on en ven-  
 » dange d'autres, laiſſant ſur la plante ceux qui ſont  
 » encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent  
 » à noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien  
 » cultivés, & couverts de fleurs pendant toute  
 » l'année, ſont ornés de deux fontaines, dont l'une  
 » eſt diſtribuée dans tout le jardin, & l'autre, après  
 » avoir traversé le Palais, eſt conduite à un bâti-  
 » ment élevé dans la ville pour abreuver les Cito-  
 » yens.

Telle eſt la deſcription du jardin Royal d'Alci-  
 noïs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel,  
 à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Prin-  
 ces de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſa-  
 pes, ni caſcades, ni boulingrins.

sentoient le gaillon ? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité naturelle, s'excuse avec vivacité ; son papa sçait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eut ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs ? Honteuse & tremblante, elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante ! il n'est plus temps de feindre ; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bien-tôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être ; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, &

---

(14) J'avoue que je sçais quelque gré à la mere de Sophie, de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon ses mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.



nos jeunes gens , qui d'abord étoient à nos côtés , ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche ; insensiblement ils nous précèdent , ils s'approchent , ils s'accostent à la fin , & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée , Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne , on les rappelle , ils reviennent , mais lentement à leur tour , & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin , tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre , & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant ; ses yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la reception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas à beaucoup près un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme , elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée , & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere , un peu essoufflée , en disant quelques mots qui ne signifient pas grand chose , comme pour avoir

l'air d'être là depuis long-temps.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans , on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre ; mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile , de la modestie de Sophie ; de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots , quelquefois elle ose répondre ; jamais elle n'ouvre la bouche pour cela , sans jeter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée , elle me regarde avec intérêt , elle me parle affectueusement , elle est attentive à ce qui peut me plaire , je vois qu'elle m'honore de son estime & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi ; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner , il n'en est rien pourtant , & Sophie elle-même ne se gagne pas si vite. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle , que de la sienne auprès de moi. Couple charmant ! en songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son pre-

mier entretien avec sa maitresse, je jouis du prix de ma peine ; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réitérent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie ; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie ; tant de retenue l'étonne peu ; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle ; il sçait que ce sont les peres qui marient les enfans ; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens , il lui demande la permission de les solliciter : elle ne s'y oppose pas. Il m'en parle , j'en parle à son nom , même en sa présence. Quelle surprise pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle seule , & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir ! Il commence à ne rien comprendre à sa conduite. Sa confiance diminue. Il s'alarme , il se voit moins avancé qu'il ne pensoit l'être , & c'est alors que l'amour le plus tendre employe son langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'est pas fait pour deviner ce qui lui nuit : si on ne lui dit , il ne le sçaura de ses jours , & Sophie est trop fiere

pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'un autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre ; Emile est riche , elle le sçait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sçait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grace au Ciel il n'a nul besoin de l'être , il sçait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems , ses soins , ses affections , sa personne ; & dans l'estimation de ses bienfaits , à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sçachant à quoi s'en prendre de sa disgrâce , il l'attribue à sa propre faute : car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif & tremblant devant elle. Il n'espère plus la toucher par la tendresse , il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse ; le dépit est prêt

à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens , & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide : il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible , il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse ; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystère ! Elle s'intéresse à mon sort , je n'en puis douter : loin de m'éviter , elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie , & du regret quand je pars ; elle reçoit mes soins avec bonté ; mes services paroissent lui plaire ; elle daigne me donner des avis , quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations , mes prières. Quand j'ose parler d'union , elle m'impose impérieusement silence , & si j'ajoute un mot , elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle , sans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore , vous qu'elle aime & qu'elle n'osera faire taire , parlez , faites-la parler , servez votre ami , couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos soins funestes à votre élève : ah ! ce qu'il tient de vous fera sa misère , si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je sçavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien de cette délicatesse ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire ; & transporté de joye, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jeter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t'elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner ? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre Sophie plus intraitable ? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très grand de les lui avoir tous sacrifiés, & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la première obli,

gation, comment se réloudroit-elle à vous avoir l'autre? si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous soupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & soigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuse de vouloir la gagner par adresse, & de lui sacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui fassent peur, & que ses oppositions viennent précisément des richesses? Non, cher Emile, elles ont une cause plus solide & plus grave dans l'effet que produisent ses richesses dans l'ame du possesseur. Elle sçait que les biens de la fortune sont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer de ses craintes? Fai-

tes-vous bien connoître à elle ; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance : à force de sentimens grands & généreux , forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la , servez-la , servez ses respectables parens. Prouvez lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere , mais des principes inéfaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune , c'est le seul moyen de le reconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme , combien il lui rend de confiance & d'espoir ; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire pour plaire à Sophie , tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'existeroit pas , ou qu'il ne seroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris son caractère , qui est-ce qui n'imaginera pas sa conduite en cette occasion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gou-



verneur ! si beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux , & qui me rendît si content de moi-même. Au reste , cet emploi ne laisse pas d'avoir ses agrémens : je ne suis pas mal venu dans la maison ; l'on s'y fie à moi du soin d'y tenir les amans dans l'ordre : Émile , toujours tremblant de me déplaire , ne fut jamais si docile. La petite personne m'accable d'amitiés dont je ne suis pas la dupe , & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'est ainsi qu'elle se dédommage indirectement du respect dans lequel elle tient Émile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses , qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même ; & lui qui sçait que je ne veux pas nuire à ses intérêts , est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main , & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami , parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt ; il tâche de lire nos sentimens sur nos visages , & d'interpréter nos discours par nos gestes ; il sçait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne

Sophie , combien votre cœur sincère est à son aise , quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son élève ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscretion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui , d'en entendre , & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré , Emile en fait valoir tous les droits ; il parle , il presse , il sollicite , il importune. Qu'on lui parle durement , qu'on le maltraite , peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin , il obtient , non sans peine , que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse , qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire , qu'elle commande au lieu de prier , qu'elle accepte au lieu de remercier

cier , qu'elle regle le nombre & le tems des visites , qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu , mais très sérieusement , & si elle accepte ces droits avec peine , elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoiqu'elle ordonne , il ne réplique point , & souvent en partant pour obéir , il me regarde avec des yeux pleins de joye qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous , & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël , prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton , apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non , cachez vos arts mensongers devant la sainte verité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles , les âmes honnêtes , puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans , qui sous les yeux de leur parens & de leurs guides , se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte , & , dans l'ivresse des desirs , s'avancant lentement vers le

terme , entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent , je les rassemble sans ordre & sans fuite , le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur , & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere , de la mere , de la fille , du gouverneur , de l'élève , & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur.

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire , Emile commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. Sophie aime à chanter , il chante avec elle ; il fait plus , il lui apprend la musique. Elle est vive & legere , elle aime à sauter , il danse avec elle ; il change ses sauts en pas , il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes , la gaité folâtre les anime , elle adoucit le timide respect de l'amour ; il est permis à un amant de donner ces leçons avec volupté ; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

Où a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il est

facteur, il est lutier aussi-bien que menuisier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de son pere. Les cadres n'en sont point dorés, & n'ont point besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens, & son charme les embellit tous. Son pere & sa mere se rappellent leur ancienne opulence, en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maison, lui seul y fait regner sans frais & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime, l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant le beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne

ne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sçait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux; il rougit presque de sçavoir quelque chose qu'elle ne sçait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écolière que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sçait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand

ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du système du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion ! Ils passent leur tems à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme; ils se voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chère. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces

douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils font dans le plus charmant délire qu'ayent jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames , ils connoîtront un jour vos plaisirs , & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les font refusés.

Malgré cette bonne intelligence , il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles ; la maîtresse n'est pas sans caprice , ni l'amant sans emportement ; mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne le plus tant craindre , les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la première lui en a fait espérer autant des autres ; il s'est trompé : mais enfin , s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible , il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut sçavoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers, que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-uti-



le, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime : il n'est donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse Sophie n'est pas fille à lui passer des familiarités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & son pere lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus secrets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer ; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine oset-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hasarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite : le dépit lui dicte quelques mots piquans ; Emile ne les endure pas sans réplique ; le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontents.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente ; comment lui cacheroit-elle son chagrin ? C'est sa premiere brouillerie , & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute ; sa mere lui permet de la reparer , son pere le lui ordonne.

Le lendemain , Emile inquiet , revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere ; le pere est aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect , mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué , que Sophie se retourne ; & lui présentant la main , lui demande , d'un ton caressant , comment il se porte ? Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit , & ne la baise pas. Sophie , un peu honteuse , la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile , qui n'est pas fait aux manieres des femmes , & qui ne sçait à quoi le caprice est bon , ne l'oublie pas aisément , & ne s'appaise pas si vite. Le pere de Sophie la voyant embarrassée , acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille , confuse , humiliée , ne sçait plus ce qu'elle fait , & donneroit tout-au-monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint , plus son cœur se gon-

fle ; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme , se précipite à ses genoux , lui prend la main , la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi , vous êtes trop bon , dit le pere , en éclatant de rire ; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles , & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile , enhardi par ce discours , tourne un œil suppliant vers la mere ; & croyant voir un signe de consentement , s'approche , en tremblant , du visage de Sophie , qui détourne la tête , & , pour sauver la bouche , expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas ; on résiste foiblement. Quel baiser , s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie , prenez garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser , à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition , le pere sort pour quelque affaire , la mere envoie Sophie sous quelque prétexte ; puis elle adresse la parole à Emile , & lui dit d'un ton assez sérieux : „ Monsieur ,  
 „ je crois qu'un jeune homme aussi-bien  
 „ né , aussi-bien élevé que vous , qui a  
 „ des sentimens & des mœurs , ne vou-  
 „ droit pas payer du deshonneur d'une

„ famille , l'amitié qu'elle lui témoigne ;  
„ Je ne suis ni farouche , ni prude ; je  
„ sçais ce qu'il faut passer à la jeunesse  
„ folâtre , & ce que j'ai souffert sous  
„ mes yeux vous le prouve assez. Con-  
„ sultez votre ami sur vos devoirs , il  
„ vous dira quelle différence il y a entre  
„ les jeux que la présence d'un pere &  
„ d'une mere autorise , & les libertés  
„ qu'on prend loing d'eux , en abusant  
„ de leur confiance , & tournant en pié-  
„ ges les mêmes faveurs qui , sous leurs  
„ yeux , ne sont qu'innocentes. Il vous  
„ dira , Monsieur , que ma fille n'a eu  
„ d'autre tort avec vous , que celui de  
„ ne pas voir , dès la premiere fois ,  
„ ce qu'elle ne devoit jamais souffrir : il  
„ vous dira que tout ce qu'on prend  
„ pour faveur , en devient une , & qu'il  
„ est indigne d'un homme d'honneur  
„ d'abuser de la simplicité d'une jeune  
„ fille , pour usurper en secret les mê-  
„ mes libertés qu'elle peut souffrir de-  
„ vant tout le monde. Car on sçait ce  
„ que la bienséance peut tolérer en pu-  
„ blic ; mais on ignore où s'arrête dans  
„ l'ombre du mystere , celui qui se fait  
„ seul juge de ses fantaisies.

Après cette juste réprimande , bien  
plus adressée à moi qu'à mon élève ,

cette sage mere nous quitte , & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence , qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille , & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes , qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté , je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste , que les cœurs sont plus corrompus , & pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts , que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant , à cette occasion , le cœur d'Emile , des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter , il me vient une réflexion nouvelle , qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie , & que je me garde pourtant bien de communiquer à son Amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche , n'est qu'une précaution très sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible , elle redoute la première étincelle , & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévère ; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie ; elle se sert de l'un pour

combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante , elle feroit bien moins fiere. Otez ce feul point , quelle fille au monde eft plus facile & plus douce ? Qui eft-ce qui fupporte plus patiemment une offense ? Qui eft-ce qui craint plus d'en faire à autrui ? Qui eft-ce qui a moins de prétentions en tout genre , hors la vertu ? Encore n'eft-ce pas de fa vertu qu'elle eft fiere, elle ne l'eft que pour la conferver, & quand elle peut fe livrer fans rifque au penchant de fon cœur, elle caresse jufqu'à fon amant. Mais fa difcrete mere ne fait pas tous ces détails à fon pere même : les hommes ne doivent pas tout fçavoir.

Loin même qu'elle femble s'énorgueillir de fa conquête, Sophie en eft devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde , hors peut-être le feul qui produit ce changement. Le fentiment de l'indépendance n'enfle plus fon noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte fa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide , depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant fans rougir. Mais le contentement perce à travers fon embarras , & cette honte elle-même n'eft pas un fentiment fâ-

cheux. C'est sur-tout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens; moins difficile sur leur mérite depuis qu'elle ne prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit user de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la manière dont Sophie se comporte avec eux en présence de son amant. On diroit que non contente de l'ardente passion dont elle l'embrasse par un mélange exquis de réserve & de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : Sophie est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle fait l'allarmer & le rassurer précisément quand il faut :

& si quelquefois elle l'inquiète, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manège fera-t-il sur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le fera-t-il pas? C'est ce qu'il faut examiner; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose; la jalousie paroît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pièces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce



desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appelée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas, il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix aux mâles qu'elle s'est donnée, se refuse communement à tout autre, &

le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiète aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle, ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en font l'effet.

Toutes les observations concourent

donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme ; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie , ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte pour éluder les loix de la nature.

Parmi nous , où ces mêmes loix , en cela moins éludées , le sont dans un sens contraire & plus odieux , la jalousie a son motif dans les passions sociales , plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie , l'Amant hait bien plus ses Rivaux , qu'il n'aime sa Maîtresse ; s'il craint de n'être pas seul écouté , c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine , & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées ( 15 ), &

---

[ 15 ] L'espece de dissimulation que j'entends ici , est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la nature ; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont , & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité , & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

ent si fort allumé leurs appétits , qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé , & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable , c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité , que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense ; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne , & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion , qui ne respire qu'exclusions & préférences , ne diffère en ceci de la vanité qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien , est toujours inique ; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige , est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant , plus il est crédule : la même illusion qui le cause , le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet , l'estime est confiante ; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête , parce que nul n'aime dans ce qu'il aime , que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci ; l'on peut dire à coup sûr , de quelle sorte de ja-

lousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain , sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere , ombrageux , méfiant ; mais délicat , sensible & craintif : il sera plus allarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa Maîtresse , qu'à menacer son Rival ; il l'écartera , s'il peut , comme un obstacle , sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait , ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend , mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; ) comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite , & que l'honneur est dans le succès , il redoublera de soins pour se rendre aimable , & probablement il réussira. La généreuse Sophie , en irritant son amour par quelques allarmes , saura bien les régler , l'en dédommager ; & les concurrens , qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve , ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné ? O Emile ! qu'es-tu devenu ?

Puis je reconnoître en toi mon Eleve ? Combien je te vois déchu ! Où est ce jeune homme formé si durement , qui bravoit les rigueurs des saisons , qui livroit son corps aux plus rudes travaux , & son ame aux seules loix de la sagesse ; inaccessible aux préjugés , aux passions ; qui n'aimoit que la vérité , qui ne cédoit qu'à la raison , & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amoli dans une vie oisive , il se laisse gouverner par des femmes ; leurs amusemens sont ses occupations , leurs volontés sont ses loix ; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée , il rampe & fléchit devant elle : le grave Emile est le jouet d'un enfant !

Tel est le changement des scènes de la vie ; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir ; mais l'homme est toujours le même. A dix ans , il est mené par des gâteaux ; à vingt , par une Maîtresse ; à trente , par les plaisirs ; à quarante , par l'ambition ; à cinquante , par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on se serve , pourvu qu'il le mène au but ? Les héros , les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine : & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux ,

n'en fut pas pour cela moins grand-homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entière, l'effet d'une heureuse éducation ? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être , faites qu'il soit le même dans tous les tems. Voilà la dernière perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sçachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs , & sur-tout les peres , c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut une autre , & qu'aussitôt qu'on est grand , on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit , à quoi serviroit de soigner l'enfance ? Puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle , & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes , on prendroit nécessairement d'autres façons de penser.

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire , il n'y a gueres que de grandes passions qui la fassent dans les

mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent , ce changement , quelquefois assez brusque , est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans , comme dans une bonne dégradation de couleurs , l'habile Artiste doit rendre les partages imperceptibles ; confondre & mêler les teintes , & pour qu'aucune ne tranche , en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette règle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections , de goûts , de sentimens , n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques , & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge , les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes , ils n'abandonnent point les anciennes , & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien , sans égard au tems où ils ont commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage , & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre , est celle de l'âge sur lequel vous veillez mainte-



nant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plûpart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même, étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint ; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise

dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvent, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelque fois la campagne du coin de l'œil; & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester; mais il est inquiet, agité; il semble se débattre; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son Amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eut imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve, se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les Villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hazard qu'il la rencontre? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un azile que si loin d'elle? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois? Il s'effémine, dites-vous? Il s'endurcit au contraire; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héros, si la mer ne l'eut séparé d'elle? Lecteur,

épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre , vous suivrez assez mes règles dans mes détails.

Les premières fois que nous sommes allez voir Sophie , nous avons pris des chevaux pour aller plus vite. Nous trouvons cet expédient commode , & à la cinquième fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi lieue de la maison , nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe , le cœur lui bat , il approche , il reconnoît Sophie , il se précipite à bas de son cheval , il part , il vole , il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux ; le sien est vif , il se sent libre , il s'échappe à travers les champs : je le suis , je l'atteins avec peine , je le ramène. Malheureusement Sophie a peur des chevaux , je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien ; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux , prend les chevaux , reste en arrière ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derrière lui , il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essouf-

flé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi ? lui dis-je. Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis ; mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mère & la fille plus loin encore que la première fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble.

L'été s'avance , les jours commencent à diminuer. Quoique nous puissions dire , on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit , & quand nous ne venons pas dès le matin , il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous , la mere pense enfin qu'à la vérité on ne peut nous loger décemment dans la maison ; mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains , tressaillit de joie ; & Sophie , sans y songer , baise un peu plus souvent sa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié , la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere , je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance élève l'ame , & l'on ne doit plus traiter un homme un enfant ; & qu'aurois-je avancé jusques-là , si mon Eleve ne méritoit pas mon estime ? Il m'arrive aussi d'aller sans lui ; alors il est triste & ne murmure point ; que serviroient ses murmures ? Et puis , il fait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste ,

que nous allions ensemble ou séparément , on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête , tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur , & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul , & que je ne l'attends que le lendemain , je le vois arriver le soir même , & je lui dis en l'embrassant ; quoi ! cher enfant , tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes caresses , il me dit avec un peu d'humeur , ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré , je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinssse ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté , je l'embrasse de rechef , en lui disant ; ame franche , ami sincere , ne me derrobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle , c'est pour moi que tu le dis ; ton retour est son ouvrage ; mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie, & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de temps à espérer de la voir, ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est



pas oisif & sédentaire. Ces jours-là, c'est Emile encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît ; il cherche les raisons des différences ; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses desseins ; s'il trouve une terriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays ; souvent il met lui-même la main à l'œuvre ; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture ; ils voyent qu'il la sçait en effet. En un mot, il étend son zèle & ses soins à tout ce qui est d'utilité première & générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des payfans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de

leurs terres, de la nature du produit ; de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sçachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumière à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espèce à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protège & le re-

---

[16] Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misère & d'épuisement : leur meilleure tisane est dans votre cave ? leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

commande ; de pauvres jeunes gens se recherchent , il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri , il la va voir , il la console , il ne fort point aussi-tôt qu'il est entré ; il ne dédaigne point les indigens , il n'est point pressé de quitter les malheureux : il prend souvent son repas chez les payfans qu'il assiste , il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres , il ne cesse point d'être leur égal. Enfin , il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée , de la voir à la promenade sans être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite , il ne sçait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban , & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs , recherchant les traces des pas de sa maîtresse , s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu

faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir , il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hasard , on trouve des fruits , des gâteaux , de la crème. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions , & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment , n'en eusse-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes , toujours au guet pour voler quelque assiette de crème où la cueillere de Sophie ait trempé.

A propos des gâteaux , je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique , on en rit ; on lui demande s'il sçait courir encore ? mieux que jamais , répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir , & n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des

environs ; on décerne un prix , & pour mieux imiter les anciens jeux , on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air , & se trouve au bout de la carrière qu'à peine mes trois lourdauds sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie , & non moins généreux qu'Enée , fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe , Sophie ose défier le vainqueur , & se vante de courir aussi bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; & tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carrière , qu'elle retrousse sa robe des deux côtés , & que , plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat , elle regarde si ses jupes sont assez courtes , il dit un mot à l'oreille de la mère ; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente , & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir : quand elles fuyent , c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement ,

mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible , & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées ; les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un souris moqueur. Mais Sophie est légère & porte des talons bas ; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit ; elle prend les devans d'une telle rapidité , que , pour atteindre cette nouvelle Atalante , il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'aperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie ; il la poursuit , la talonne , l'atteint enfin toute essoufflée , passe doucement son bras gauche autour d'elle , l'enleve comme une plume ; & pressant sur son cœur cette douce charge il achève ainsi la course , lui fait toucher le but la première ; puis criant , *victoire à Sophie* , met devant elle un genouil en terre , & se reconnoît vaincu..

A ces occupations diverses se joint celle du metier que nous avons appris.

Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il ce jeune homme à l'atelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre ! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir ! On en repart, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurés d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calèche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'atelier Sophie aperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point ; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une pièce sous le valet pour la polir.

Ce spectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche, il est respectable. Femme , honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi , qui te gagne ton pain , qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer , je les apperçois , je tire Emile par la manche ; il se retourne , les voit , jette ses outils & s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise ; elle se leve avec vivacité , parcourt l'atelier , examine les outils , touche le poli des planches , ramasse des copeaux par terre , regarde à nos mains , & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaye même d'imiter Emile. De sa blanche & débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles ; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse & dire , *Hercule est vengé.*

Cependant la mère questionne le Maître. Monsieur , combien payez-vous ces garçons-là ? Madame , je leur donne à chacun vingt sols par jour & je les nourris. mais si ce jeune homme vouloit il



gagneroit bien davantage ; car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sols par jour , & vous les nourrissez ! dit la mere en nous regardant avec attendrissement. Madame , il est ainsi , reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile , l'embrasse , le presse contre son sein en versant sur lui des larmes , & sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois , mon fils ! ô mon fils !

Après avoir passé quelque tems à causer avec nous , mais sans nous détourner : allons nous en , dit la mere à la fille ; il se fait tard , il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile , elle lui donne un petit coup sur la joue en lui disant : Hé bien , bon ouvrier , ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triste , je suis engagé , demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai , dit-il , de l'ouvrage qui presse & qu'il faut rendre après demain. Comptant sur ces Messieurs , j'ai refusé des Ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent , je ne sçais plus où en prendre d'autres & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien ; elle attend qu'Emile

parle. Emile baisse la tête & se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sçait-il plus trouver dans les occasions convenables ? O maman ! répond Sophie ; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent, qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui ! Je sçais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence ; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu





C. Lecomme del.

Circé. Act. I.

J.J. Pasquier comp.

qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espere de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas; c'est pour moi qu'il reste; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que Sophie soit indulgente sur les vrais soins de l'amour. Au contraire, elle est impérieuse, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaignerait un cœur qui ne sentiroit pas tout le prix du sien, qui ne l'aimeroit pas pour ses vertus, autant & plus que pour ses charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas son propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la sienne: elle veut regner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'Ulysse, Circé les dédaigne, & se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & sacré mis à part; jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule Emile les respecte, avec quel zèle il accomplit ses

volontés , avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit ; elle ne veut ni qu'il retarde , ni qu'il anticipe , elle veut qu'il soit exact. Anticiper c'est se préférer à elle ; retarder c'est la négliger. Négliger Sophie ! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre ; mais Sophie est équitable & sçait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? Quel malheur leur est arrivé ? Personne de leur part ! la soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous , & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le messager revient accompagné d'un autre de notre part , qui fait nos excuses de bouche , & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroissions nous-mêmes. Alors la scène change ; Sophie essuie ses pleurs , ou si elle en verse , ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : Emile vit & s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer,

On veut qu'elle reste ; il faut rester ; mais prenant à l'instant son parti , elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc , mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe , répond le pere , pourvu que ce ne soit pas vous ? Sophie ne replique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ose aborder Sophie. Elle lui parle la premiere , lui demande comment il se porte , l'invite à s'asseoir , & se contrefait si bien , que le pauvre jeune homme , qui n'entend rien encore au langage des passions violentes , est la dupe de ce sang-froid , & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie , j'y veux porter mes lèvres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulièrement prononcé , que ce mouvement involontaire la déce-  
 le à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie se contraint moins. Son sang froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jeter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens.

Sophie plus irritée de sa confiance, lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler ni la regarder; car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste : vous ne nous jugerez pas sans nous entendre; écoutez-nous. Elle ne repond rien, & je parle ainsi.

„ Nous sommes partis hier à quatre



5, heures ; il nous étoit prescrit d'arri-  
,, ver à sept , & nous prenons toujours  
,, plus de tems qu'il ne nous est néces-  
,, faire , afin de nous reposer en appro-  
,, chant d'ici. Nous avions déjà fait les  
,, trois quarts du chemin quand des la-  
,, mentations douloureuses nous frap-  
,, pent l'oreille ; elles partoient d'une  
,, gorge de la colline à quelque distance  
,, de nous. Nous accourons aux cris ;  
,, nous trouvons un malheureux pay-  
,, san , qui revenant de la ville un peu  
,, pris de vin sur son cheval , en étoit  
,, tombé si lourdement qu'il s'étoit cassé  
,, la jambe. Nous crions , nous appel-  
,, lons du secours , personne ne répond ;  
,, nous essayons de remettre le blessé sur  
,, son cheval , nous n'en pouvons venir  
,, à bout : au moindre mouvement le  
,, malheureux souffre des douleurs hor-  
,, ribles ; nous prenons le parti d'atta-  
,, cher le cheval dans le bois à l'écart ,  
,, puis faisant un brancard de nos bras ,  
!, nous y posons le blessé & le portons  
,, le plus doucement qu'il est possible ,  
,, en suivant ses indications sur la route  
,, qu'il falloit tenir pour aller chez lui.  
,, Le trajet étoit long , il fallut nous re-  
,, poser plusieurs fois. Nous arrivons  
,, enfin rendus de fatigue : nous trou-

» vous avec une surprise amere que nous  
» connoissons déjà la maison , & que ce  
» misérable que nous rapportions avec  
» tant de peine , étoit le même qui nous  
» avoit si cordialement reçus le jour de  
» notre premiere arrivée ici. Dans le  
» trouble où nous étions tous , nous ne  
» nous étions point reconnus jusqu'à ce  
» moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans.  
» Prête à lui en donner un troisieme , sa  
» femme fut si saisie en le voyant arri-  
» ver , qu'elle sentit des douleurs aigües  
» & accoucha peu d'heures après. Que  
» faire en cet état dans une chaumiere  
» écartée où l'on ne pouvoit espérer  
» aucun secours ? Emile prit le parti  
» d'aller prendre le cheval que nous  
» avions laissé dans le bois , de le mon-  
» ter , de courir à toute bride chercher  
» un Chirurgien à la ville. Il donna le  
» cheval au Chirurgien , & n'ayant pû  
» trouver assez tôt une garde , il revint  
» à pied avec un Domestique , après  
» vous avoir expédié un exprès ; tandis  
» qu'embarassé , comme vous pouvez  
» croire , entre un homme ayant une  
» jambe cassée & une femme en travail ,  
» je préparois dans la maison tout ce  
» que je pouvois prévoir être nécessaire

» pour le secours de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du  
 » reste ; ce n'est point de cela qu'il est ques-  
 » tion. Il étoit deux heures après minuit  
 » avant que nous ayons eu ni l'un ni  
 » l'autre un moment de relâche. Enfin  
 » nous sommes revenus avant le jour  
 » dans notre azile ici proche , où nous  
 » avons attendu l'heure de votre réveil  
 » pour vous rendre compte de notre ac-  
 » cident.

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle , Emile s'approche de sa maîtresse , élève la voix , & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu ; Sophie , vous êtes l'arbitre de mon sort , vous le sçavez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'esperez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie , à ces mots , au lieu de répondre , se leve , lui passe un bras autour du col , lui donne un baiser sur la joue , puis lui tendant la main avec une grace inimitable , elle lui dit : Emile , prends cette main , elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le père enchanté frappe des mains en criant *bis, bis* ; & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue ; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans le bras de sa mère, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie ; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légère sçait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute

ni de la malpropreté ni de la mauvaise odeur , & fait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre , & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse , elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme , retourne & change le blessé sans aucun scrupule , & le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-tems. Le zèle de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait , elle le fait si légèrement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert , qui les plaint , qui les console. C'est un Ange du Ciel que Dieu leur envoie ; elle en a la figure & la bonne grace , elle en a la douceur & la bonté. Eimle attendri la contemple en silence. Homme , aime ta compagne : Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines , pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau né. Les deux amans le présentent , brulant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au mo-

ment désiré ; ils croient y toucher , tous les scrupules de Sophie sont levés , mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent : il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours , j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main , & je lui dis en le regardant fixement ; que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte ? il fait un grand cri , se leve en frappant des mains , & sans dire un seul mot , me regarde d'un œil égaré. Répondez donc , poursuis je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang froid , il s'approche les yeux enflammés de colere , & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante ; ce que je ferois... je n'en fais rien ; mais ce que je fais , c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous responds-je en souriant : elle vit , elle se porte bien , elle pense à vous , & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade , & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés : il faut l'intéresser par cette passion

même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écouterà.

„ Il faut être heureux , cher Emile !  
„ c'est la fin de tout être sensible ; c'est  
„ le premier desir que nous imprima la  
„ nature , & le seul qui ne nous quitte  
„ jamais. Mais où est le bonheur ? Qui  
„ le fait ? Chacun le cherche , & nul ne le  
„ trouve. On use la vie à le poursuivre ,  
„ & l'on meurt sans l'avoir atteint. Mon  
„ jeune ami , quand à ta naissance je te  
„ pris dans mes bras , & qu'attestant  
„ l'Etre suprême de l'engagement que  
„ j'osai contracter , je vouai mes jours  
„ au bonheur des tiens , savois-je moi-  
„ même à quoi je m'engagois ? Non :  
„ je savois seulement qu'en te rendant  
„ heureux j'étois sur de l'être. En faisant  
„ pour toi cette utile recherche , je le  
„ rendois commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que  
„ nous devons faire , la sagesse consiste  
„ à rester dans l'inaction. C'est de tou-  
„ tes les maximes celle dont l'homme a  
„ le plus grand besoin , & celle qu'il  
„ fait le moins suivre Chercher le bon-  
„ heur sans savoir où il est , c'est s'ex-  
„ poser à le fuir , c'est courir autant de

„ risques contraires qu'il y a de routes  
„ pour s'égarer. Mais il n'appartient pas  
„ à tout le monde de savoir ne point  
„ agir. Dans l'inquiétude où nous tient  
„ l'ardeur du bien-être , nous aimons  
„ mieux nous tromper à le poursuivre  
„ que de ne rien faire pour le chercher ,  
„ & sortis une fois de la place où nous  
„ pouvons le connoître , nous n'y sa-  
„ vons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'essayai  
„ d'éviter la même faute. En prenant  
„ soin de toi , je résolus de ne pas faire  
„ un pas inutile & de t'empêcher d'en  
„ faire. Je me tins dans la route de la  
„ nature , en attendant qu'elle me mon-  
„ trât celle du bonheur. Il c'est trouvé  
„ qu'elle étoit la même , & qu'en n'y  
„ pensent pas je l'avois suivie.

„ Sois mon témoin , sois mon juge ,  
je ne te recuserai jamais. Tes premiers  
„ ans n'ont point été sacrifiés à ceux  
„ qui les devroient suivre ; tu as joui de  
„ tous les biens que la nature t'avoit  
„ donnés. Des maux auxquels elle t'as-  
„ sujettit , & dont j'ai pû te garantir ,  
„ tu n'as senti que ceux qui pouvoient  
„ t'endurcir aux autres. Tu n'en as ja-  
„ mais souffert aucun que pour en évi-  
„ ter un plus grand. Tu n'as connu ni



la haine, ni l'esclavage. Libre & content, tu es resté juste & bon : car la peine & le vice sont inséparable, & jamais l'homme ne devient méchant que lorsqu'il est malheureux. Puissé le souvenir de ton enfance se prolonger jusqu'à tes vieux jours : je ne crains pas que jamais ton bon cœur se la rappelle sans donner quelques bénédictions à la main qui la gouverna.

Quand tu es entré dans l'âge de raison, je t'ai garanti de l'opinion des hommes ; quand ton cœur est devenu sensible, je t'ai préservé de l'empire des passions. Si j'avois pu prolonger ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta vie, j'aurois mis mon ouvrage en sûreté, & tu serois toujours heureux autant qu'un homme peut l'être : mais cher Emile, j'ai eu beau tremper ton ame dans le stix ; je n'ai pu la rendre par-tout invulnérable ; il s'élève un nouvel ennemi que tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je ne puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est toi-même : La nature & la fortune t'avoient laissé libre. Tu pouvois endurer la misere ; tu pouvois supporter les douleurs du corps, celles de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne tenois

„ à rien qu'à la condition humaine , &  
„ maintenant tu tiens à tous les attache-  
„ mens que tu t'es donnés ; en apprenant  
„ à desirer , tu t'es rendu l'esclave de  
„ tes desirs. Sans que rien change en  
„ toi sans que rien t'offense , sans que  
„ rien touche à ton être , que de douleurs  
„ peuvent attaquer ton ame ! Que de  
„ maux tu peux sentir sans être malade !  
„ Que de morts tu peux souffrir sans  
„ mourir ! Un mensonge , une erreur ,  
„ un doute peut te mettre au désespoir.  
„ Tu voyois au théâtre les héros li-  
„ vrés à des douleurs extrêmes faire re-  
„ sentir la scène de leurs cris insensés ,  
„ s'affliger comme des Femmes , pleurer  
„ comme des enfans , & mériter ainsi  
„ les applaudissemens publics. Souviens-  
„ toi du scandale que te causoient ces  
„ lamentations , ces cris , ces plaintes ,  
„ dans des hommes dont on ne devoit  
„ attendre que des actes de constance  
„ & de fermeté Quoi ! disois-tu tout  
„ indigné , ce sont là les exemples qu'on  
„ nous donne à suivre , les modèles  
„ qu'on nous offre à imiter ! a-t'on peur  
„ que l'homme ne soit pas assez petit ,  
„ assez malheureux , assez foible , si l'on  
„ ne vient encore encenser sa foiblesse  
„ sous la fausse image de la vertu ? Mon

„ jeune ami , sois plus indulgent défor-  
„ mais pour la scène : te voilà devenu  
„ l'un de ses Héros  
„ Tu fais souffrir & mourir ; tu fais  
„ e durer la loi de la nécessité dans les  
„ maux physiques , mais tu n'as point  
„ encore imposé des loix aux appétits de  
„ ton cœur , & c'est de nos affections ,  
„ bien plus que de nos besoins , que  
„ naît le trouble de notre vie. Nos de-  
„ sirs sont étendus , notre force est pres-  
„ que nulle L'homme tient par ses  
„ vœux à mille choses , & par lui me-  
„ me il ne tient à rien , pas même a sa  
„ propre vie ; plus il augmente ses at-  
„ tachemens , plus il multiplie ses pei-  
„ nes. Tout ne fait que passer sur la  
„ terre : tout ce que nous aimons nous  
„ échappera tôt ou tard , & nous y te-  
„ nons comme s'il devoit durer éter-  
„ nellement. Quel effroi sur le seul  
„ soupçon de la mort de Sophie ! As tu  
„ donc compté qu'elle vivroit toujours ?  
„ Ne meurt-il personne à son âge ? Elle  
„ doit mourir , mourir , mon enfant ,  
„ & peut-être avant toi. Qui fait si Elle  
„ est vivante à présent même ? La na-  
„ ture ne t'avoit asservi qu'à une seule  
„ mort ; tu t'asservis à une seconde : te  
„ voilà dans le cas de mourir deux fois.

„ Ainsi soumis à tes passions dére-  
„ glées , que tu vas rester à plaindre !  
„ Toujours des privations , toujours des  
„ pertes , toujours des alarmes ; tu ne  
„ jouiras pas même de ce qui te fera  
„ laissé. La crainte de tout perdre t'em-  
„ pêchera de rien posséder ; pour n'a-  
„ voir voulu fuivre que tes passions -  
„ jamais tu ne les pourras satisfaire. Tu  
„ chercheras toujours le repos , il fuira  
„ toujours devant toi ; tu seras miséra-  
„ ble & tu deviendras méchant ; &  
„ comment pourrois-tu ne pas l'être ,  
„ n'ayant de loi que tes desirs effrenés ?  
„ Si tu ne peux supporter des privations  
„ involontaires , comment t'en im-  
„ feras-tu volontairement ? Comment  
„ sauras-tu sacrifier le penchant au de-  
„ voir , & résister à ton cœur pour écou-  
„ ter ta raison ? Toi qui ne veux déjà  
„ plus voir celui qui t'apprendra la mort  
„ de ta maîtresse , comment verrois-tu  
„ celui qui voudroit te l'ôter vivante ?  
„ celui qui t'oseroit dire , elle est morte  
„ pour toi , la vertu te sépare d'elle ?  
„ S'il faut vivre avec elle quoiqu'il arri-  
„ ve que Sophie soit mariée ou non ,  
„ que tu sois libre ou ne le sois pas ,  
„ qu'elle t'aime ou te haïsse , qu'on te  
„ l'accorde ou qu'on te la refuse , n'im-

„ porte , tu la veux , il la faut posséder  
„ à quelque prix que ce soit. Apprends-  
„ moi donc à quel crime s'arrête celui  
„ qui n'a de loix que les vœux de son  
„ cœur , & ne fait résister à rien de ce  
„ qu'il desire ?

„ Mon enfant , il n'y a point de bon-  
„ heur sans courage , ni de vertu sans  
„ combat. Le mot de *vertu* vient de  
„ *force* ; la force est la base de toute  
„ vertu. La vertu n'appartient qu'à un  
„ être foible par sa nature & fort par sa  
„ volonté ; c'est en cela que consiste le  
„ mérite de l'homme juste ; & quoique  
„ nous appellions Dieu bon , nous ne  
„ l'appellons pas vertueux , parce qu'il  
„ n'a pas besoin d'effort pour bien faire.  
„ Pour t'expliquer ce mot si profané ,  
„ j'ai attendu que tu fusses en état de  
„ m'entendre. Tant que la vertu ne coût-  
„ te rien à pratiquer on a peu besoin  
„ de la connoître . Ce besoin vient quand  
„ les passions s'éveillent : il est déjà venu  
„ pour toi

„ En t'élevant dans toute la simplicité  
„ de la nature , au lieu de te prêcher  
„ de pénibles devoirs , je t'ai garanti  
„ des vices qui rendent ces devoirs pé-  
„ nibles , je t'ai moins rendu le men-  
„ songe odieux qu'inutile , je t'ai moins

„ appris à rendre à chacun ce qui lui  
„ appartient qu'à ne te soucier que de  
„ ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon  
„ que vertueux : mais celui qui n'est que  
„ bon , ne demeure tel qu'autant qu'il  
„ a du plaisir à l'être : la bonté se brise  
„ & périt sous le choc des passions hu-  
„ maines ; l'homme qui n'est que bon ,  
„ n'est bon que pour lui.

„ Qu'est-ce donc que l'homme ver-  
„ tueux ? C'est celui qui fait vaincre ses  
„ affections. Car alors il suit sa raison ,  
„ sa conscience , il fait son devoir , il  
„ se tient dans l'ordre , & rien ne l'en  
„ peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre  
„ qu'en apparence ; tu n'avois que la  
„ liberté précaire d'un esclave à qui l'on  
„ n'a rien commandé. Maintenant sois  
„ libre en effet ; apprends à devenir ton  
„ propre maître ; commande à ton  
„ cœur , ô Emile ! & tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage  
„ à faire , & cet apprentissage est plus  
„ pénible que le premier ; car la nature  
„ nous délivre des maux qu'elle nous  
„ impose , ou nous apprend à les sup-  
„ porter ; mais elle ne nous dit rien  
„ pour ceux qui nous viennent de nous ;  
„ elle nous abandonne à nous mêmes ;  
„ elle nous laisse , victimes de nos pas-

„ fions , succomber à nos vaines dou-  
„ leurs , & nous glorifier encore des  
„ pleurs dont nous aurions dû rougir.

„ C'est ici ta premiere passion. C'est  
„ la seule , peut être , qui soit digne de  
„ toi Si tu la sans régir en homme ,  
„ elle sera la dernière ; tu sub ugeras  
„ toutes las autres , & tu n'obéiras qu'à  
„ celle de la vertu.

„ Cette passion n'est pas criminelle ,  
„ je le fais bien ; elle est aussi pure que  
„ les ames qui la ressentent. L'honnête-  
„ té la forma , l'innocence l'a nourrie.  
„ Heureux amans ! Les charmes de la  
„ vertu ne font qu'ajouter pour vous à  
„ ceux de l'amour ; & le doux lien qui  
„ vous attend , n'est pas moins le prix  
„ de votre sagesse , que celui de votre  
„ attachement. Mais dis-moi , homme  
„ sincere ; cette passion si pure t'en a-  
„ t'elle moins subjugué ? T'en es-tu  
„ moins rendu l'esclave , & si demain  
„ elle cessoit d'être innocente , l'étouf-  
„ ferois tu dès demain ? C'est à présent  
„ le moment d'essayer tes forces ; il n'est  
„ plus tems quand il les faut employer.  
„ Ces dangereux essais doivent se faire  
„ loin du péril. On ne s'exerce point  
„ au combat devant l'ennemi ; on s'y  
„ prépare avant la guerre ; ou s'y pre-

„ fente déjà tout préparé.

„ C'est une erreur de distinguer les  
„ passions , en permises & défendues ,  
„ pour se livrer aux premières & se  
„ refuser aux autres. Toutes sont bon-  
„ nes quand on en reste le maître , tou-  
„ tes sont mauvaises quand on s'y laisse  
„ assujettir. Ce qui nous est défendu par  
„ la nature , c'est d'étendre nos atta-  
„ chemens plus loin que nos forces ;  
„ ce qui nous est défendu par la raison ,  
„ c'est de vouloir ce que nous ne pou-  
„ vons obtenir ; ce qui nous est défendu  
„ par la conscience , n'est pas d'être  
„ tentés , mais de nous laisser vaincre  
„ aux tentations. Il ne dépend pas de  
„ nous d'avoir ou de n'avoir pas des  
„ passions : mais il dépend de nous de  
„ regner sur elles. Tous les sentimens  
„ que nous dominons sont légitimes ,  
„ tous ceux qui nous dominent sont  
„ criminels. Un homme n'est pas cou-  
„ pable d'aimer la femme d'autrui , s'il  
„ tient cette passion malheureuse asser-  
„ vie à la loi du devoir : il est coupable  
„ d'aimer sa propre femme au point  
„ d'immoler tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs pré-  
„ ceptes de morale , je n'en ai qu'un  
„ seul à te donner , & celui là com-



prend tous les autres. Sois homme ;  
,, retire ton cœur dans les bornes de ta  
,, condition. Etudie & connois ces bor-  
,, nes ; quelque étroites qu'elles soient ,  
,, on n'est point malheureux tant qu'on  
,, s'y renferme : on ne l'est que quand  
,, on veut les passer ; on l'est quand ,  
,, dans les desirs insensés , on met au  
,, rang des possibles ce qui ne l'est pas ;  
,, on l'est quand on oublie son état  
,, d'homme pour s'en forger d'imagi-  
,, naires , desquels on retombe toujours  
,, dans le sien. Les seuls biens dont la  
,, privation coûte , sont ceux auxquels  
,, on croit avoir droit. L'évidente im-  
,, possibilité de les obtenir en détache ,  
,, les souhaits sans espoir ne tourmen-  
,, tent point. Un gueux n'est point tour-  
,, menté du desir d'être Roi ; un Roi ne  
,, veut être Dieu que quand il croit n'être  
,, plus homme.

,, Les illusions de l'orgueil sont la  
,, source de nos plus grands maux : mais  
,, la contemplation de la misère humai-  
,, ne rend le sage toujours modéré. Il  
,, se tient à sa place , il ne s'agite point  
,, pour en sortir , il n'use point inutile-  
,, ment ses forces pour jouir de ce qu'il  
,, ne peut conserver , & les employant  
,, toutes à bien posséder ce qu'il a , il

„ est en effet plus puissant & plus riche  
„ de tout ce qu'il desire de moins que  
„ nous. Etre mortel & périssable , irai-  
„ je me former des nœuds éterne's sur  
„ cette terre , où tout change , où tout  
„ passe , & dont je disparoîtrai demain ?  
„ O Emile , ô mon fils , en te perdant  
„ que me resteroit-il de moi ? Et pour-  
„ tant il faut que j'apprenne à te perdre ;  
„ car qui fait quand tu me feras ôté ?  
„ Veux-tu donc vivre heureux & fa-  
„ ge ? N'attache ton cœur qu'à la beau-  
„ té qui ne périt point : que ta condition  
„ borne tes desirs , que tes devoirs ail-  
„ lent avant tes penchans ; étends la loi  
„ de la nécessité aux choses morales :  
„ apprends à perdre ce qui peut t'être  
„ enlevé ; apprends à tout quitter quand  
„ la vertu l'ordonne , à te mettre au-  
„ dessus des événemens à détacher ton  
„ cœur sans qu'ils le déchirent , à être  
„ courageux dans l'adversité , afin de  
„ n'être jamais misérable ; à être ferme  
„ dans ton devoir , afin de n'être jamais  
„ criminel. Alors tu feras heureux mal-  
„ gré la fortune , & sage malgré les  
„ passions. Alors tu trouveras dans la  
„ possession même des biens fragiles ,  
„ une volupté que rien ne pourra trou-  
„ bler ; tu les posséderas sans qu'ils te

possèdent , & tu sentiras que l'homme à qui tout échappe , ne jouit que de ce qu'il fait perdre. Tu n'auras point, il est vrai , l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échange , car ces douleurs sont fréquentes & réelles , & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses , tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble & la termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres , saisis d'horreur , pensent en la quittant cesser d'être ; instruit de son néant , tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant , & le commencement de celle du juste “.

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il présente qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame , je veux le soumettre à ce dur exercice , & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien , il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse , mais salutaire , qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain ; troublé , pressé de savoir où j'en veux venir , au lieu de répondre , il m'interroge , mais avec crainte. Que faut il faire , me dit il , presqu'en tremblant , & sans ofer lever les yeux ? Ce qu'il faut faire , réponds je d'un ton ferme ! il faut quitter Sophie. Que dites-vous , s'écrie-t'il avec emportement ? quitter Sophie ! la quitter , la tromper , être un traître , un fourbe , un parjure ! . . . . Quoi ! reprends je , en l'interrompant ; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à meriter de pareils noms ? Non , continue t'il avec la même impétuosité , ni de vous ni d'un autre ; je saurai , malgré vous , conserver votre ouvrage ; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie : je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche , j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal , & il fait bien qu'il seroit mal de quitter Sophie , dans le sens qu'il donne à ce mot Il attend dont enfin que je m'explique. Alors , je reprends mon discours.

„ Croyez-vous , cher Emile , qu'un  
„ homme , en quelque situation qu'il se

„ trouve , puisse être plus heureux que  
„ vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous  
„ le croyez , détrompez - vous. Avant de  
„ goûter les plaisirs de la vie , vous en  
„ avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien  
„ au - delà de ce que vous avez senti. La  
„ félicité des sens est passagère. L'état  
„ habituel du cœur y perd toujours.  
„ Vous avez plus joui par l'espérance ,  
„ que vous ne jouirez jamais en réalité.  
„ L'imagination qui parce ce qu'on desi-  
„ re , l'abandonne dans la possession.  
„ Hors le seul être existant par lui-  
„ même , il n'y a rien de beau que ce  
„ qui n'est pas. Si cet état eût pu durer  
„ toujours , vous auriez trouvé le bon-  
„ heur suprême. Mais tout ce qui tient  
„ à l'homme se sent de sa caducité ;  
„ tout est fini , tout est passager dans  
„ la vie humaine , & quand l'état qui  
„ nous rend heureux dureroit sans cesse ,  
„ l'habitude d'en jouir nous en ôteroit  
„ le goût. Si rien ne change au-dehors ,  
„ le cœur change ; le bonheur nous  
„ quitte , ou nous le quittons.  
„ Le tems que vous ne mesuriez pas ;  
„ s'écouloit durant votre délire. L'été  
„ finit , l'hiver s'approche, Quand nous  
„ Pourrions continuer nos courses dans  
„ une saison si rude , on ne le souffri-

„ roit jamais. Il faut bien , malgré  
„ nous , changer de maniere de vivre :  
„ celle - ci ne peut plus durer Je vois  
„ dans vos yeux impatiens que cette  
„ difficulté ne vous embarrasse gueres :  
„ l'avent de Sophie & vos propres desirs  
„ vous suggerent un moyen facile d'évi-  
„ ter la neige , & de n'avoir plus de  
„ voyage à faire pour l'aller voir. L'ex-  
„ pedient est commode sans doute ;  
„ mais le printems venu , la neige  
„ fond & le mariage reste ; il y faut  
„ penser pour toutes les saisons

„ Vous voulez épouser Sophie , &  
„ il n'y a pas cinq mois que vous la  
„ connoissez ! Vous voulez l'épouser ,  
„ non parce qu'elle vous convient , mais  
„ parce qu'elle vous plaît ; comme si  
„ l'amour ne se trompoit jamais sur les  
„ convenances , & que ceux qui com-  
„ mencent par s'aimer ne finissent jamais  
„ par se haïr. Elle est vertueuse , je  
„ le fais ; mais en est - ce assez ? suffit-  
„ il d'être honnêtes gens pour se con-  
„ venir ? ce n'est pas sa vertu que je  
„ mets en doute , c'est son caractère.  
„ Celui d'une femme se montre-t-il en  
„ un jour ? Savez - vous en combien de  
„ situations il faut l'avoir vue pour con-  
„ noître à fond son humeur ? Quatre

„ mois d'attachement vous répondent ;  
„ ils de toute la vie ? Peut - être deux  
„ mois d'absence vous feront - ils  
„ oublier d'elle ; peut - être un autre  
„ n'attend - il que votre éloignement  
„ pour vous effacer de son cœur ; peut -  
„ être à votre retour la trouverez - vous  
„ aussi in différente que vous l'avez trou -  
„ vée sensible jusqu'à présent. Les sen -  
„ timens ne dépendent pas des princi -  
„ pes ; elle peut rester fort honnête , &  
„ cesser de vous aimer. Elle sera confa -  
„ tante & fidelle , je panche à le croire ;  
„ mais qui vous répond d'elle & qui  
„ lui répond de vous , tant que vous ne  
„ vous êtes point mis à l'épreuve ? At -  
„ tendrez - vous pour cette épreuve ;  
„ qu'elle vous devienne inutile ? Atten -  
„ drez - vous pour vous connoître , que  
„ vous ne puissiez plus vous séparer ?  
„ Sophie n'a pas dix - huit ans , à  
„ peine en passez - vous vingt deux ;  
„ cet âge est celui de l'amour , mais  
„ non celui du mariage. Quel pere &  
„ quelle mere de famille ! Eh pour fa -  
„ voir élever des enfans . attendez au  
„ moins de cesser de l'être ! savez -  
„ vous à combien de jennes personnes  
„ les fatigues de la grossesse supportées  
„ avant l'âge , ont affoibli la constitu -

„ tion , ruiné la santé , abrégé la vie ?  
„ Savez - vous combien d'enfans font  
„ restés languissans & foibles , faute  
„ d'avoir été nourris dans un corps as-  
„ sez formé ? Quand la mere & l'en-  
„ fant croissent à la fois , & que la  
„ substance nécessaire à l'accroissement  
„ de chacun des deux se partage , ni  
„ l'un ni l'autre n'a ce que lui desti-  
„ noit la nature : comment se peut - il  
„ que tous deux n'en souffrent pas ?  
„ Ou je connois fort mal Emile , ou il  
„ aimera mieux avoir une femme &  
„ des enfans robustes , que de conten-  
„ ter son impatience aux dépens de leur  
„ vie & de leur santé.

„ Parlons de vous En aspirant à  
„ l'état d'époux & de pere , en avez-  
„ vous bien médité les devoirs ? Et de-  
„ venant chef de famille , vous allez  
„ devenir membre de l'Etat , & qu'est-  
„ ce que d'être membre de l'Etat , le  
„ savez-vous ? Savez-vous ce que c'est  
„ que gouvernement , loix , patrie ?  
„ Savez-vous à quel prix il vous est  
„ permis de vivre , & pour qui vous  
„ devez mourir ? Vous croyez avoir  
„ tout appris , & vous ne savez rien  
„ encore. Avant de prendre une place  
„ dans l'ordre civil , apprenez à le con-



5, nôtre & à savoir quel rang vous y  
„ covient.

„ Emile , il faut quitter Sophie ; je  
„ ne dis pas l'abandonner : si vous en  
„ étiez capable , elle feroit trop heu-  
„ reuse de ne vous avoir point épousé ;  
„ il la faut quitter pour revenir digne  
„ d'elle. Ne foyez pas assez vain pour  
„ croire déjà la mériter. O combien il  
„ vous reste à faire ! Venez remplir  
„ cette noble tâche ; venez apprendre  
„ à supporter l'absence ; venez gagner  
„ le prix de la fidélité afin qu'à votre  
„ retour vous puissiez vous honorer de  
„ quelque chose auprès d'elle , & de-  
„ mander sa main , non comme une gra-  
„ ce , mais comme une recompence.

Non encore exercé à lutter contre  
lui-même , non encore accoutumé à dési-  
rer une chose & en vouloir une autre ,  
le jeune homme ne se rend pas il re-  
siste , il dispute. Pourquoi se refuseroit  
il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce  
pas dédaigner la main qui lui est offer-  
te que de tarder à l'accepter ? Qu'est-  
il besoin de s'éloigner d'elle pour s'inf-  
truire de ce qu'il doit savoir ? Et quand  
cela seroit nécessaire , pourquoi ne lui  
laisseroit-il pas dans des nœuds in dissolu-  
bles le gage assuré de son retour ? Qu'il

soit son époux & il est prêt à me suivre : qu'ils soient unis , & il la quitte sans crainte . . . Vous unir pour vous quitter , cher Emile , quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse , mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules , je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. He bien , soyez content & puisque vous n'obéissez pas à la raison , reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile , il faut quitter Sophie , je le veux.

A ce mot il baisse la tête se tait , rêve un moment , & puis me regardent avec assurance , il me dit ; quand partons nous ? Dans huit jours , lui dis-je il faut préparer Sophie à ce départ. Les Femmes sont plus foibles , on leur doit des ménagemens , & cette absence n'étant pas un devoir pour elle , comme pour vous , il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la separation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse de puis long-tems de l'indulgen-

des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile osera-t'il porter aux pieds de sa Maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable , & ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte , plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur , & sois fidèle ; tu n'as pas un Amant sans vertu.

La fiere Sophie , de son côté , tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas , ainsi qu'Emile , l'honneur du combat & de la victoire , sa fermeté se soutient moins. Elle pleure , elle gemit en dépit d'elle , & la frayeur d'être oubliée , aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure , ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt qu'elle laisser échapp-

per un foupir en fa prefence ; c'eft moi qui reçois fes plaintes , qui vois fes larmes , qu'elle affecte de prendre pour fon confident. Les Femmes font adroites & favent fe déguifer : plus elle murmure en fecret contre ma tyrannie , plus elle eft attentive à me flater ; elle fent que fon fort eft dans mes mains.

Je la console , je la raffure , je lui réponds de fon Amant , ou plutôt de fon Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle , & dans deux ans il le fera , je le jure. Elle m'eftime affez , pour croire que je ne veux pas la tromper. Je fuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs leur vertu , ma probité , la confiance de leurs parens , tout les raffure ; mais que fert la raifon contre la foibleffe ? ils fe féparèrent comme s'ils ne devoient plus fe voir.

C'eft alors que Sophie fe rappelle les regrets d'Eucharis , & fe croit réellement à fa place. Ne laiffons point durant l'abfence reveiller ces fantaſques amours. Sophie , lui dis-je un jour , faites avec Emile un échange de livres. Donnez lui votre Télémaque , afin qu'il apprenne à lui reffembler , & qu'il vous donne le Spectateur , dont vous aimez la lecture.

Etudiez-

Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes , & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux , & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour , ils faut se séparer.

Le digne pere de Sophie , avec lequel j'ai tout concerté , m'embrasse en recevant mes adieux ; puis me prenant à part , il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. , J'ai , tout fait pour vous complaire ; je fais , vois que je traitois avec un homme , d'honneur ; il ne me reste qu'un mot , à vous dire. Souvenez vous que votre Eleve a signé son contrat de mariage sur la bouche de ma Fille ,

Quelle différence dans la contenance de deux Amans ? Emile impetueux , ardent , agité , hors de lui , pousse des cris , verse des torrens de pleurs sur les mains du pere , de la mere , de la fille , embrasse en sanglotant tous les gens de la maison ; & répète mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne , pâle , l'œil éteint , le regard sombre , reste en repos , ne dit rien ; ne pleure point , ne voit personne , pas même Emile. il a beau lui prendre le mains ,

la presser dans ses bras ; elle reste immobile , insensible , à ses pleurs , à ses caresses , à tout ce qu'il fait ; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant ! il le voit , il le sent , il en est navré ; je l'entraîne avec peine , si e le laisse encore un moment , il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui eette triste image, Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie , en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de son départ , il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.

---

## DES VOYAGES.

**O**N demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent , & l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on proposoit autrement la question , & qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé , peut être ne disputeroit-on pas tant.

L'abus des Livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu , on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de

lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature il n'y en a point eu où l'on ait lu tant que dans celui ci , & point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires , de relations , de voyages , qu'en France , & point où l'on connoisse moins le génie & les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde , ou si nous y lisons encore , chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu , je devinerois , à l'entendre dire , qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne , & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes & ne connoît que les François ; dans sa ville , toujours pleine d'étrangers , il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville , il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois , peut être , la des-

cription du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages , & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu j'ai fini par laisser-là les Voyageurs , & regretter le tems que j'avois donné pour m'instruire à leur lecture , bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espece il ne faut pas lire , il faut voir cela seroit vrai dans cette occasion , quand tous les Voyageurs seroient sinceres , qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient , & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante , à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne , ainsi que l'art de Raimond Leulle , pour apprendre à babiller de ce qu'on ne fait point. Elle est bonne pour dresser des



Platons de quinze ans à Philosopher dans des cercles , & à instruire une compagnie des usages de l'Egipte & des Indes , sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple , au lieu de connoître les hommes neconnoit que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Sûffit il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes , ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ; Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entière ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non , il y a des hommes qui se ressemblent si fort , que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples , il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre &

spécifique qui se tire par induction , non de l'observation d'un seul de ses membres , mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes , comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas , pour s'instruire , de courir les pays ; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penser , que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur , & que dans leurs voyages , ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui là ne les frappe guere ; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus mais plein de ses usages , il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant , de tous les peuples

de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi , mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux Peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage , la Noblesse François ne voyage point : le Peuple François voyage , le Peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations , si ce n'est par le commerce , & les mains pleines ; quand ils y voyagent , c'est pour y verser leur argent , non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François , qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil , & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages , ceux qui voyagent le moins , voyagent le

mieux ; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays ; qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à son Pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Herodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leur livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux

décrit les Germains de son tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'Histoire ancienne connoissent mieux les Grecs , les Catthaginois , les Romains , les Gaulois , les Perses , qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi , que les caractères originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour , deviennent en même raison plus difficiles à saisir A mesure que les races se mêlent , & que les Peuples se confondent , on voit peu-à-peu disparaître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation resloit plus renfermée en elle-même , il y avoit moins de communications , moins de voyages , moins d'intérêts communs ou contraires , moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple ; point tant de ces tracasseries royales appelées négociations , point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares , il y avoit peu de commerce éloigné , & le peu qu'il y en avoit été fait par le Prince même qui s'y servoit d'Etrangers , ou par des gens méprisés qui ne donnoient le

ton à personne , & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie , qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparfe que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à ce'a , que les anciens Peuples se regardant la plûpart comme Autochtones , ou originaires de leur propre pays , l'occupoient depuis assez longtemps , pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis , & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables ; au lieu que parmi nous , après les invasions des Romains , les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé , tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère , ainsi que leur naturel ; les Persans , originaires de Tartarie , perdent chaque jour de leur laideur primitive , par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois , Germains , Ibériens Allobroges ; ils ne

font tous que des Scithes diversement dégénérés quant à la figure , & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races , les qualités de l'air & du terroir , marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens , les figures , les mœurs , les caractères , que tout cela ne peut se marquer de nos jours , où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions , & où les forêts abattues , les marais desséchés , la terre plus uniformément , quoique plus mal cultivée , ne laissent plus , même au Physique , la même différence de terre à terre , & de pays à pays.

Peut être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote , Ctésias , Pline , pour avoir représenté les habitans de divers pays , avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes , pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés , pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été , peut-on douter que nous

ne les trouvaissions plus variés de siècle , à siècle , qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation ?

En même-tems que les observations deviennent plus difficiles , elles se font plus négligemment & plus mal : c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de Philosophie le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir quand cet objet est l'intérêt , il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce & les Arts , qui mêlent & confondent les Peuples , les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre , qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre , afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui même , il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne , & ne convoite rien au monde , ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé



de s'étendre pour subsister , il fuit les lieux habités par les hommes ; il n'en veut qu'aux bêtes , & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous , à qui la vie civile est nécessaire , & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes , l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome , à Paris , à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands Peuples , & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons , dit on , des Savants qui voyagent pour s'instruire ; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons , les Pythagores , ne se trouvent plus , ou s'il y en a , c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour ; on les dépêche , on les défraye on les paye pour voir tel ou tel objet qui , très sûrement , n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique , ils sont trop honnêtes-gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être des curieux voyagent à leurs dépens , ce n'est jamais pour étudier les hommes , c'est pour

les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin , mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ; ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays , ou pour voir des Peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux , l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses , en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables , & puis il observe les choses s'il en a le tems.

C'est donc mal raisonner , que de conclure que les voyages sont inutiles , de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue , s'ensuivra t'il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent , au contraire , qu'à très peu de gens ; ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux mêmes , pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire , & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente , & achevent de rendre l'homme bon ou

mauvais. Quiconque revient de courir le monde , est à son tour , ce qu'il sera toute sa vie ; il en revient plus de méchans que de bons , parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits , contractent dans leurs voyages, tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent , & pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés , ceux dont on a bien cultivé le bon naturel , & qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire , reviennent , tous meilleurs & plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Emile ; ainsi avoit voyagé ce jeune homme , digne d'un meilleur siècle , dont l'Europe étonnée admira le mérite , qui mourut pour son Pays à la fleur de ses ans , mais qui méritoit de vivre , & dont la tombe , ornée de ses seules vertus , attendoit pour être honorée qu'une main étrangère y semât des fleurs .

Tout ce qui se fait par raison , doit avoir ses regles. Les voyages , pris comme une partie de l'éducation , doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager , c'est errer , être vagabond ; voyager pour s'instruire , est encore un objet trop vague ; l'instruction qui n'a pas un

but déterminé , n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire , & cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai taché de pratiquer.

Or , après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres , par ses rapports moraux avec les autres hommes , il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela , qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général les diverses formes de gouvernement , & enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né , pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger , chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même , devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté , en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison , qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie , comme à la succession de son Pere : encore , le lieu de la naissance étant un don de la nature , cede-t-on du

rien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse , à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix , pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc , par exemple , jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction , vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien , vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société , dépendant de tout , même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable , elle est un des devoirs de l'homme mais avant de vous marier , il faut savoir quel homme vous voulez être , à quoi vous voulez passer votre vie , quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire , il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles que vous mettront sans cesse à la discrétion

d'autrui , & vous forceront , pour échapper aux fripons , de devenir fripon vous-même ?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien , soit dans le commerce , soit dans les charges , soit dans la finance , & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir , qui ne le mette dans un état précaire & dépendant , & ne le force de régler ses mœurs , ses sentimens , sa conduite , sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a , lui dirai-je un autre moyen d'employer son tems & sa personne : c'est de se mettre au service , c'est à-dire de se louer à très bon compte , pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes , & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus , loin de vous dispenser des autres ressources , il ne vous les rend que plus nécessaires ; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment

s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, & le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne feront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi! me dira-t'il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force est-elle épuisée? ne fais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent

guere. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans qu'elque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir , & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ , & je serai riche.

Oui , mon ami , c'est assez pour le bonheur du sage , d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors , bien que modestes , ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous ; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous , cher Emile , & dans quel lieu le choisirez-vous ? en quel coin de la terre pourrez-vous dire : je suis ici mon maître & celui du terrain qui m'appartient. On fait en quels lieux il est aisé de se faire riches , mais qui fait où l'on peut se passer de l'être ? qui fait où l'on peut vivre indépendant & libre , sans avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que les Pays où il est toujours permis d'être honête homme , soit si facile à trouver ? s'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue , sans affaire , sans dépendance , c'est , j'en conviens , de vivre du travail de ses mains , en cultivant sa propre terre ; mais où est



L'Etat où l'on peut se dire , la terre que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre , assurez vous--bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent , qu'une religion persécutante , que des mœurs perverses ne nous y viennent troubler. Mettez - vous à l'abri des impôts sans mesure qui devoreroient le fruit de vos peines , des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cœur à des Intendans , à leurs substituts , à des Juges , à des Prêtres , à des puissans voisins , à des fripons de toute espèce , toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez , Mettez - vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtit une maison près de votre chaumière , répondez - vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte , d'envahir votre héritage pour s'arrondir , ou que vous ne verrez pas , dès demain peut-être , absorber toutes vos ressources dans un large grand - chemin. Que si vous conservez du crédit

pour parer à tous ces inconveniens , autant vaut conserver aussi vos richesses ; car elle ne vous coûteroit pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étaient mutuellement ; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous , cher Emile , je vois mieux la difficulté , de votre projet. Il est beau pourtant , il est honnête , il vous rendroit heureux , en effet ; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour à choisir un azile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons , vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres , & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas , vous serez guéri d'une chimere ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable , & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne fais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je fais bien que si au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue ,

Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement de mœurs publique , & de maximes d'Etat de toute espèce , il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus , l'un d'intelligence , & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître , & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius , le maître de tous nos Savans en cette partie , n'est qu'un enfant , & qui pis est un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'execration , je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables , ils ne different que par les expressions. Ils different aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes , & Grotius sur des Poetes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne , en état de créer cette grande & inutile science , eut été l'illustre Montesqui , mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger saine-ment des gouvernemens tels qui existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être , pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres , est d'intéresser un particulier à les discuter . de répondre à ces deux questions ; que m'importe ? & , qu'y puis-je faire ? Nous avons mis en état notre Emile de se répondre à toutes deux.

La deuxième difficulté vient des préjugés de l'enfance , des maximes dans lesquelles on a été nourri , sur-tout de la partialité des Auteurs , qui , parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres , ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or le peuple ne donne ni chaires , ni pensions , ni places d'Academies ; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là ? J'ai fait en sorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine fait il ce que c'est qu'un gouvernement ; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur ; son objet n'est point de faire des livres , & si jamais il en fait , ce ne sera point pour faire sa cour aux Puissances mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisième difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer; il me suffit qu'elle n'effraie point mon zèle; bien sûr qu'en des recherches de cette espèce, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincère amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matières de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer il faut se faire des règles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans, s'ils se réunissent volontairement ou par force; si

jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre ; en sorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers peuples, toutes les autres forces, qui ont détruit celle-là soient devenues iniques & usurpatrices, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendants de Nembrot ou ses ayans cause ? ou bien si cette première force venant à cesser, la force qui lui succède oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, & qu'on en soit dispensé sitôt qu'on peut faire résistance : droit qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand'chose à la force, ne seroit guere qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'en suit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin ?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher ? car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime , & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être ?

Supposé qu'on rejette ce droit de force , & qu'on admette celui de la nature , ou l'autorité paternelle comme principe des sociétés , nous rechercherons la mesure de cette autorité , comment elle est fondée dans la nature : & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant , sa foiblesse , & l'amour naturelle que le pere a pour lui ? si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser , & sa raison à mûrir , il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation , par conséquent son propre maître , & indépendant de tout autre homme , même de son pere ? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même , qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si , le pere mort , les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné , ou à quelqu'autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere ; & si , de race en race , il y aura toujours un chef unique , auquel toute la famille soit eune d'obéir ? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être

partagée , & de quel droit il y auroit sur la terre entière , plus d'un chef qui gouvernat le genre humain ?

Supposé que les peuples se fussent formés par cho x , nous distinguerons alors le droit , du fait ; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leur freres , oncles ou parens , non qu'ils y fussent obligés , mais parce qu'ils l'ont bien voulu , cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire ?

Passant ensuite au droit d'esclavage , nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre , sans restriction , sans réserve , sans aucune espece de condition ? C'est-à-dire s'il peut renoncer à sa personne , à sa vie , à sa raison , à son moi , à toute moralité dans ses actions , & cesser en un mot d'exister avant sa mort , malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation , & malgré la conscience & la raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir ?

Que s'il y a quelque reserve , quelque restriction dans l'acte d'esclavage , nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat , dans lequel chacun des



deux contractans , n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun ( 17 ), restent leurs propres juges quant aux conditions du contrat , par conséquent libres chacun dans cette partie , & maîtres de le rompre sitôt qu'ils s'estiment lésés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître , comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef ? & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître , comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef ?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas , & considérant le sens de ce mot collectif de peuple , nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat , au moins tacite , antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un Roi , le Peuple est un Peuple , qu'est-ce qui la fait tel sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile , & c'est dans la nature de cet Acte qui faut

[ 17 ] S'ils en avoient un , ce Supérieur commun ne seroit autre que le Souverain , & alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de Souveraineté n'en seroit pas le principe.

chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat , & si l'on ne peut pas à peu-près l'énoncer par cette formule ; *Chacun de nous met en commun ses biens sa personne , sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale , & nous recevons en corps chaque membre , comme partie indivisible du tout.*

Ceci supposé ; pour définir les termes dont nous avons besoin , nous remarquerons qu'au lieu de la personne particulière de chaque contractant , cet acte d'association produit un corps moral & collectif , composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique* : lequel est appelé par ses membres , *Etat* quand il est passif , *Souverain* quand il est actif , *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes , ils prennent le nom de *Peuple* collectivement , & s'appellent en particulier *Citoyens* , comme membres de la *Cité* , ou participants à l'autorité souveraine . & *Sujets* comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association renferme un engagement récipro-

proque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire avec lui même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagements qu'on n'a pris qu'avec foi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le Contrat quand il lui plaît; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lésé?

Pour éclaircir cette question , nous observerons que selon le pacte social , le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales , ses Actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs , d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lésé directement par le Souverain , qu'ils ne le soient tous ce qui ne se peut , puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique ; parce que la lésion ne peut jamais venir que des particuliers , & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement , mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables , nous aurons soin de nous rappeler toujours que le pacte social est d'une nature particulière , & propre à lui seul , en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui même , c'est-à dire le Peuple en corps comme Souverain , avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique , qui seule rend légitimes , raisonnables & sans danger , des engagements qui sans cela seroient absurdes , tyranniques , & sujets aux plus énormes abus.

Les Particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on est plus libre dans le pacte social, que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté; du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: sitôt qu'il est considéré comme commun à tous les Citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au tems de Licurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un Acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté. à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caracteres de la loi ? Ce sujet est tout neuf : la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le Peuple se divise. Il se forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout ; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que lui même, & s'il se forme un rapport c'est de l'objet entier sous un point de vue, à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi ?

Si le Souverain ne peut parler que par

dès loix , & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat ; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat , qu'il soit aussi décidé des choses particulières, nous rechercherons comment cela se peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des Actes de volonté générale , des loix : il faut ensuite des actes déterminans , des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix , & ceux-ci , au contraire , ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef , est une loi , & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi , n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisième rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir , comme Magistrat ou exécuter de la loi qu'il a portée comme souverain ( 18 ).

---

( 18 ) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité (du contrat social, extrait lui-même

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se depouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi , & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui même , on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la Souveraineté consistant dans la volonté générale , on ne voit point non-plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particulière sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé rend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible , il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible , pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si , sans violer le pacte social , les chefs du peuple , sous quelque nom qu'ils soient élus , peuvent jamais être autre chose que les officiers

---

d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces , & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai detaché , & dont c'est ici le sommaire , sera publié à part.



du peuple , auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ; si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration , & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême , peut-il le confier pour un tems ; s'il ne peut se donner un maître , peut-il se donner des représentans ; cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni souverain ni représentans , nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix , s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'était pas un grand Peuple

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes , qu'il y a dans l'état un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique , de l'exécution des loix , & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire Gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magistrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compensé son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des Citoyens qui sont Sujets d'un côté & Souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou si le Prince veut donner des loix, ou si le Sujet refuse d'obéir, le désordre succède à la règle, & l'Etat dissout, tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement.

& en corps ; mais chaque particulier à , comme Sujet , une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au sujet comme dix mille à un : c'est à dire , que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millieme partie de l'autorité souveraine , quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes , l'état des Sujets ne change pas , & chacun porte toujours tout l'empire des loix , tandis que son suffrage réduit à un cent millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un , le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit , que plus l'Etat s'agrandit , plus la liberté diminue.

Or , moins les volontés particulières se rapportent à la volonté générale , c'est-à-dire les mœurs aux loix , plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté , la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser ; plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple , plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain , le Prince & le Peuple , n'est point une idée arbitraire , mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes , savoir le peuple , étant fixe , toutes le fois que la raison doublée augmente ou diminue , la raison simple augmente ou diminue à son tour ; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence , qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature , qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux , moins les mœurs se rapportent aux loix , nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les Magistrats sont nombreux , plus le gouvernement est foible.

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque Magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premièrement , la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier ; secondement , la volonté commune des Magistrats , qui

se rapporte uniquement au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté du corps , laquelle est générale par rapport au gouvernement , & particulière par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie ; en troisième lieu la volonté du peuple ou la volonté souveraine , laquelle est générale , tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout , que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particulière & individuelle doit être presque nulle , la volonté de corps propre au gouvernement très subordonnée ; & par conséquent la volonté générale & souveraine est la règle de toutes les autres. Au contraire selon l'ordre naturel , ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus faible ; la volonté de corps a toujours le second rang , & la volonté particulière est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même , & puis Magistrat , & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé : nous supposons le gouvernement entre les mains d'un seul

homme. Voilà la volonté particulière & la volonté du corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force , & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple , ne varie point , il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain , & les Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale , n'aura pas plus d'activité qu'elle , & laissera la volonté particulière dans toute sa force , ainsi le gouvernement , toujours avec la même force absolue , sera dans son *minimum* d'activité.

Ces règles sont incontestables , & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit , par exemple , que les Magistrats sont plus actifs dans leurs corps que le Citoyen n'est dans le sien , & que par conséquent la volonté particulière y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particulière de gouver-

nement ; au lieu que chaque Citoyen pris a part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend , plus sa force réelle augmente , quoiqu'elle n'augmente pas à raison de son étendue : mais l'Etat restant le même , les Magistrats ont beau se multiplier , le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle , parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multillent , & que , plus le peuple est nombreux , plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter , nous concluons que le rapport des Magistrats au gouvernement , doit être inverse de celui des Sujets au Souverain : c'est à-dire , que plus l'Etat s'aggrandit , plus le gouvernement doit se resserrer , tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises , nous remarquerons en première

lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple , en sorte qu'il y ait plus de Ci oyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre , en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats , & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin , il peut concerner tout le gouvernement entre les mains d'un Magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune , & s'appelle Monarchie ou gouvernement Royal.

Nous remarquerons que toutes ces forces , ou du moins les deux premieres , sont susceptibles de plus & de moins , & ont même une assez grande latitude ; car la Démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à la moitié L'Aristocratie à son tour peut de la moitié du peuple se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un partage , soit entre le pere & le fils , soit entre deux freres , soit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte , &



l'on a vu dans l'Empire Romain jusqu'à huit Empereurs à la fois sans qu'on pût dire que l'Empire fût divisé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement se confond avec la suivante ; & sous trois dénominations spécifiques le gouvernement est réellement capable d'autant de formes, que l'Etat des Citoyens.

Il y a plus ; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une manière, & l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout tems beaucoup disputé sur la meilleure forme de Gouvernement sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des Magistrats (19) doit être inversé de celui des Citoyens, nous concluons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits

---

{ 19 } On se souviendra que je n'entends parler ici que des Magistrats suprêmes ou chefs de la Nation ; les autres étant que leurs Substituts en telle ou telle partie.

Etats , l'aristocratique aux médiocres , & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches , que nous parviendrons à favoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens ; & si l'on peut séparer les uns des autres ; Ce que c'est que la partie , en quoi précisément elle consiste , & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point ?

Après avoir ainsi considéré chaque espèce de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports. Les unes grandes , les autres petites ; les unes fortes , les autres foibles ; s'attacant , s'offensant , s'entre-détruisant , & dans cette action & réaction continuelle , faisant plus de misérables , & coûtant la vie à plus d'hommes , que s'ils avoient tous gardé leur première liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes , tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature , ne restent pas exposés aux maux des deux états , sans en avoir les avantages , & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde , que d'y en avoir plusieurs ?

N'est ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux , & n'assure ni l'un ni l'autre , *per quem neutrum licet , nec tanquam in bello paratum esse , nec tanquam in pace securum ?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite , qui produit la tyrannie & la guerre ? & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité ?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconveniens , par les ligues & confédérations , qui , laissant chaque Etat son maître au dedans , l'arme au dehors contre tout agresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative , ce qui peut la rendre durable , & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération , sans nuire à celui de la souveraineté.

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe , pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable & supposant qu'elle eût été établie , étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20) ?

---

[20] Depuis que j'écrivois ceci , les raisons pour ont été exposées dans l'extrait de ce projet ; les raisons contre , du moins celles qui m'ont paru solides , se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public , qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre , & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ferois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens , mon jeune homme , qui a du bon sens , me dit en m'interrompant : on diroit que nous bâtitons notre édifice avec du bois , & non pas avec des hommes , tant nous alignons exactement chaque pièce à la règle ! Il est vrai , mon ami , mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes , & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés , venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus , & vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire *Télémaque* , & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente , & le bon Idoménée rendu sage à force de malheur. Chemin-faisant nous trouvons beaucoup de Protesilas , & point de Philoclès. Adrasle Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable.

trouvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place, un *Télémaque* à la main, & ne leur suggerons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste *Emile* n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter *Télémaque* & *Mentor*, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne fait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que *Télémaque* & *Mentor* sont des chimères. *Emile* ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bien-faisans ; si nous étions Rois & bien-faisans, nous serions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages in-

*Tome IV.*

O

fructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la jeunesse , c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs , plus curieux de leur amusement que de son instruction , la menent de Ville en Ville , de Palais en Palais , de Cercle en Cercle , ou , s'ils sont Savans & gens de Lettres , ils lui font passer son tems à courir des Bibliothèques , à visiter des antiquaires , à fouiller de vieux monumens , à transcrire de vieilles inscription. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siècle ; c'est comme ils s'occupaient d'un autre pays ; en sorte qu'après avoir à grands fraix parcouru l'Europe , livrés aux frivolités ou à l'ennui , ils reviennent sans avoir rien vû de ce qui peut les intéresser , ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent , tous les Peuples s'y mêlent , toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens , mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres , & toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On fait quelles espèces d'hommes doi-

vent se rassembler dans les Cours. On fait quelles mœurs l'entassement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit partout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cent mille âmes, je fais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'Etat, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange: c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés

dans le livre de l'Esprit des loix , qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général , il y a deux regles faciles & simples ; pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple , l'Etat tend à sa ruine , & le pays qui peuple le plus , fût-il le plus pauvre , est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela , que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs car si elle se faisoit par des colonies , ou par d'autres voies accidentelles & passageres , alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le Célibat , ces loix montroient déjà le declin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à se marier , & non pas que la loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force , car la loi qui combat la constitution , s'écluse & devient vaine , mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre , de



chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier , au lieu de remonter à leur source commune , & de voir qu'on ne les pouvoit guerir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade , mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population , mais d'une autre maniere ; c'est-à-dire , de sa distribution , & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force , le plus puissant des deux , est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire ; celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins , battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent , est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut

une Province au Roi de France ; moi j'en croirois qu'elle lui en coûte plusieurs , que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces , & que la plûpart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent , sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siècle de calculateurs , il n'y en ait pas un qui sache voir , que la France seroit beaucoup plus puissante , si Paris étoit anéanti. Non seulement le Peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat ; mais il est plus ruineux que la dépopulation même , en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul , & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois , tous fiers de la grandeur de leurs Capitales , disputer entr'eux , lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans , c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble , lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ces Villes , ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement , fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs , si l'on n'en étudie

aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple , & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond , se trouvant partagée entre tous ces degrés , ce n'est qu'en les embrassant tous ; qu'on connoît cette différence. Dans tel pays , c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministère ; dans tel autre , il faut voir élire les membres du Parlement , pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre ; dans quelque pays que ce soit , il est impossible que qui n'a vu que les Villes , connoisse le gouvernement , attendu que l'esprit n'en est jamais le même , pour la Ville & pour la campagne. Or , c'est la campagne qui fait le pays , & c'est le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées , & dans la simplicité de leur génie originel , donne une observation générale bien favorable à mon épigraphe , & bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les Nations ainsi observées , paroissent en valoir beaucoup mieux ; plus elles se rapprochent de la nature , plus la bonté domine dans leur caractère ; ce n'est qu'en se renfermant dans les Villes , ce

n'est qu'un s'altérant à force de culture qu'elles se dépravent, & qu'elles changent en vices agreables & pernicioeux ; quelques défauts plus grossiers que mal-faisans.

De cette observation , résulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propose , en ce que les jeunes gens , séjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption , sont moins exposés à la contracter , & conservent par mi des hommes plus simples , & dans des sociétés moins nombreuses , un Jugement plus sûr , un goût plus sain , des mœurs plus honnêtes. Mais au reste , cette contagion n'est guiere à craindre pour mon Emile ; il à tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela , je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne fait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens , parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux , ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens , qui dit on , vivent fort chaste-  
ment

sans amour ; mais qu'on me cite un homme fait , un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse , & qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus , dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité ; & je suis trompé , s'il y a , pour y parvenir , d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager , n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise , en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver , nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses Lettres de la Poste. Il les lit , & puis en relit une tout haut à son élève. Elle étoit en Anglois , je n'y compris rien mais durant la lecture , je vis le jeune homme déchirer de très belles manchettes de point qu'il portoit , & les jeter au feu l'une après l'autre , le plus doucement qu'il put , enfin qu'on ne s'en apperçut pas : surpris de ce caprice , je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion ; mais les signes extérieurs des passions quoiqu'assez semblables chez tous les hommes , ont des différences Nationales , sur lesquelles il

est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nus de son élève, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis ; peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire embrassa son élève d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchètes, me dit il que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son Pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes  
 „ de Lord John. Miss Betti Roldham  
 „ vint hier passer l'après midi avec elle  
 „ & voulut à toute force travailler à  
 „ son ouvrage. Sachant que Luci s'étoit

„ levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi-  
„ naire , j'ai voulu voir ce qu'elle fai-  
„ soit , & je l'ai trouvé occupée à dé-  
„ faire tout ce qu'avoit fait hier Miss  
„ Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans  
„ son présent , un seul point d'une autre  
„ main que la sienne.

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes , & je dis à son Gouverneur , vous avez un élève d'un excellent naturel , mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miss Luci , n'est-elle point arrangée , N'est-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes ? Non , me dit-il , la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; i'y ai mis de la simplicité ; du zele , & Dieu a beni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est tans de finir. Ramenons Lord John à Miss Luci , c'est à-dire , Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé , & il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices ,

& les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité, à la maniere des Anciens, & je ne ferai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui nous attaquant toute la vie, ont tôt au tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent ou qui leur en fait penser favorablement, tandis qu'ils y sont, de retour chez eux ils en rabattent & ne sont que justes. Je serois bien aise que l'Etranger que je consulte eût vu mon



pays , mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

---

**A**PRE'S avoir presque employé deux ans à parcourir quelques uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues , après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux , soit en Histoire naturelle , soit en Gouvernement , soit en Arts , soit en Hommes , Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien , mon ami , vous vous souvenez du principal objet de vos voyages ; vous avez vu , vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode , ou il doit me répondre à peu près ainsi :

„ A quoi je me fixe ! A rester tel que  
„ vous m'avez fait être , & à n'ajouter  
„ volontairement aucune autre chaîne  
„ à celle dont me chargent la nature &  
„ les loix Plus j'examine l'ouvrage des  
„ hommes dans leurs institutions , plus  
„ je vois qu'à force de vouloir être in-  
„ dépendans ils se font esclaves , & qu'ils

„ usent leur liberté même en vains ef-  
„ forts pour l'assurer. Pour ne pas cé-  
„ der au torrent des choses. ils se font  
„ mille attachemens ; puis sitôt qu'ils  
„ veulent faire un pas ils ne peuvent ,  
„ & font étonnés de tenir à tout. Il me  
„ semble que pour se rendre libre on  
„ n'a rien à faire ; il suffit de ne pas  
„ vouloir cesser de l'être. C'est vous, ô  
„ mon maître , qui m'avez fait libre en  
„ m'apprenant à céder à la nécessité.  
„ Qu'elle vienne quand il lui plaît, je  
„ m'y laisse entraîner sans contrainte, &  
„ comme je ne veux pas la combattre ,  
„ je ne m'attache à rien pour me rete-  
„ nir. J'ai cherché dans nos voyages si  
„ je trouverois quelque coin de terre où  
„ je pusse être absolument bien ; mais  
„ en quel lieu parmi les hommes ne  
„ dépend-on plus de leurs passions ;  
„ Tout bien examiné, j'ai trouvé que  
„ mon souhait même étoit contradic-  
„ toire ; car dussé-je ne tenir à autre  
„ chose , je tiendrois au moins à la terre  
„ où je me ferois fixé ; ma vie seroit  
„ attachée à cette terre comme celle  
„ des Dryades l'étoit à leurs arbres ;  
„ j'ai trouvé qu'empire & liberté étant  
„ deux mots incompatibles , je ne pou-  
„ vois être maître d'une chaumière

5, qu'en cessant de l'être de moi.

*Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.*

„ Je me souviens que mes biens furent  
„ la cause de nos recherches. Vous  
„ prouviez très solidement que je ne  
„ pouvois garder à la fois ma richesse &  
„ ma liberté , mais quand vous vouliez  
„ que je fusse à la fois libre & sans be-  
„ soins , vous vouliez deux choses in-  
„ compatibles , car je ne saurois me  
„ tirer de la dépendance des hommes ,  
„ qu'en rentrant sous celle de la nature.  
„ Que ferai-je donc avec la fortune que  
„ mes parens m'ont laissée ; Je commen-  
„ cerai par n'en point dépendre ; je re-  
„ lâcherai tous les liens qui m'y atta-  
„ chent : si on me la laisse , elle me  
„ restera ; si on me l'ôte , on ne m'en-  
„ traînera point avec elle. Je ne me  
„ tourmenterai point pour la retenir ,  
„ mais je resterai ferme à ma place.  
„ Riche ou pauvre je ferai libre. Je ne  
„ le ferai point seulement en tel pays ,  
„ en telle contrée , je le ferai par toute  
„ le terre. Pour moi , toutes les chaî-  
„ nes de l'opinion sont brisées , je ne  
„ connois que celles de la nécessité.  
„ j'appris à les porter dès ma naissance  
„ & je les porterai jusqu'à la mort , car

„ je suis homme ; & pourquoi ne fau-  
„ rois - je pas les porter étant libre ,  
„ puisqu'étant esclave il les faudroit  
„ bien porter encore , & celles de l'es-  
„ clavage pour surcroît ?

„ Que m'importe ma condition sur  
„ la terre ? que m'importe où que je  
„ sois ? par-tout où il y a des hommes ,  
„ je suis chez mes freres ; par tout où  
„ il n'y en a pas je suis chez moi. Tant  
„ que je pourrai rester indépendant &  
„ riche , j'ai du bien pour vivre & je  
„ vivrai. Quand mon bien m'assu-  
„ tira , je l'abandonnerai sans peine ; j'ai  
„ des bras pour travailler , & je vivrai.  
„ Quand mes „ bras me manqueront , je  
„ vivrai si l'on me nourrit , je mourrai  
„ si l'on m'abandonne ; je mourrai bien  
„ aussi quoiqu'on ne m'abandonne pas ;  
„ car la mort n'est pas une peine de la  
„ pauvreté , mais une loi de la nature.  
„ Dans quelque tems que la mort vien-  
„ ne , je la défie ; elle ne me surprendra  
„ jamais faisant des préparatifs pour  
„ vivre ; elle ne m'empêchera jamais  
„ d'avoir vécu

„ Voilà mon pere , à quoi je me  
„ fixe. Si j'étois sans passions, je serois ,  
„ dans mon état d'homme , indépen-  
„ dant comme Dieu même , puisque ne

„ voulant que ce qui est , je n'aurois  
„ jamais à lutter contre la destinée. Au  
„ moins, je n'ai qu'une chaîne , c'est la  
„ seule que je porterai jamais , & je  
„ puis m'en glorifier. Venez donc , don-  
„ nez-moi Sophie , & je suis libre.

„ Cher Emile , je suis bien aise d'en-  
„ tendre sortir de ta bouche des dis-  
„ cours d'homme , & d'en voir les sen-  
„ timens dans ton cœur. Ce désintéres-  
„ sement outré ne me déplaît pas à ton  
„ âge. Il diminuera quand tu auras des  
„ enfans , & tu feras alors précisément  
„ ce que doit être un bon pere de fa-  
„ mille & un homme sage. Avant tes  
„ voyages , je favois quel en feroit l'ef-  
„ fet ; je favois qu'en regardant de près  
„ nos institutions tu ferois bien éloi-  
„ gné d'y prendre la confiance quelles  
„ ne méritent pas. C'est en vain qu'on  
„ aspire à la liberté sous la fauve gar-  
„ de des loix. Des loix ! où est-ce qu'il  
„ y en a , & où est-ce qu'elles sont res-  
„ pectées ? Par-tout tu n'as vu régner  
„ sous ce nom que l'intérêt particulier  
„ & les passions des hommes. Mais les  
„ loix éternelles de la nature & de l'or-  
„ dre existent. Elles tiennent lieu de  
„ loi positive au sage ; elles sont écri-  
„ tes au fond de son cœur par la conf-

„ cience & par la raison ; c'est à cel-  
„ les-là qu'il doit s'affervir pour être li-  
„ bre & il n'y a d'esclave que celui qui  
„ fait mal car il le fait toujours mal-  
„ gré lui. La liberté n'est dans aucune  
„ forme de gouvernement elle est dans  
„ le cœur de l'homme libre , il la porte  
„ partout avec lui. L'homme vil porte  
„ partout la servitude l'un seroit esclave  
„ à Geneve , & l'autre seroit libre à  
„ Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Ci-  
„ toyen , tu me demanderois peut-être  
„ où est la patrie , & tu croirois m'a-  
„ voir confondu Tu te tromperois ,  
„ pourtant , cher Emile , car qui n'a  
„ pas une patrie a du moins un pays.  
„ Il y a toujours un gouvernement &  
„ des simulacres de loix sous lesquels  
„ il a vécu tranquille. Que le contrat  
„ social n'ait point été observé , qu'im-  
„ porte , si l'intérêt particulier l'a pro-  
„ tegé comme auroit fait la volonté  
„ générale , si la violence publique l'a  
„ garanti des violences particulières ;  
„ si le mal qu'il a vu faire lui a fait  
„ aimer ce qui étoit bien , & si nos  
„ institutions mêmes lui ont fait con-  
„ noître & haïr leurs propres iniqui-  
„ tés ? O Emile ! où est l'homme de

„ bien qui ne doit rien à son pays ,  
„ Quel qu'il soit , il lui doit ce qu'il  
„ y a de plus précieux pour l'homme ,  
„ la moralité de ses actions & l'amour  
„ de la vertu. Né dans le fond d'un  
„ bois , il eût vécu plus heureux &  
„ plus libre ; mais n'ayant rien à com-  
„ battre pour suivre ses penchans il  
„ eût été bon sans mérite , il n'eût  
„ point été vertueux , & maintenant  
„ il fait l'être malgré ses passions. La  
„ seule apparence de l'ordre le porte  
„ à le connoître , à l'aimer. Le bien  
„ public ; qui ne sert que de prétexte  
„ aux autres , est pour lui seul un mo-  
„ tif réel. Il apprend à se combattre ,  
„ à se vaincre , à sacrifier son intérêt à  
„ l'intérêt commun Il n'est pas vrai  
„ qu'il ne tire aucun profit des loix ,  
„ elles lui donnent le courage d'être  
„ juste , même parmi les méchans. Il  
„ n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas ren-  
„ du libre , elles lui ont appris à regner  
„ sur lui.

„ Ne dis donc pas , que m'importe  
„ où que je sois ? Il t'importe d'être où  
„ tu peux remplir tous tes devoirs , &  
„ l'un de ces devoirs est l'attachement  
„ pour le lieu de ta naissance. Tes com-  
„ patriotes te protégeront enfant , tu

„ dois les aimer étant homme. Tu dois  
„ vivre au milieu d'eux - ou du moins  
„ en lieu d'où tu puisses leur être utile  
„ autant que tu peux l'être , & où ils  
„ sachent où te prendre si jamais ils ont  
„ besoin de toi. Il y a telle circonstan-  
„ ce où un homme peut être plus utile  
„ à ses concitoyens hors de sa patrie ,  
„ que s'il vivoit dans son sein. Alors il  
„ doit n'écouter que son zèle & sup-  
„ porter son exil sans murmure ; cet  
„ exil même est un de ses devoirs. Mais  
„ toi , bon Emile , à qui rien n'impose  
„ ces douloureux sacrifices , toi qui  
„ n'as pas pris le triste emploi de dire  
„ la vérité aux hommes , va vivre au  
„ milieu d'eux , cultive leur amitié dans  
„ un doux commerce , sois leur bien-  
„ faiteur , leur modele : ton exemple  
„ leur servira plus que tous nos livres ,  
„ & le bien qu'ils te verront faire , les  
„ touchera plus que tous nos vains dis-  
„ cours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'al-  
„ ler vivre dans les grandes Villes ; au  
„ contraire un des exemples que les  
„ bons doivent donner aux autres , est  
„ celui de la vie patriarcale & cham-  
„ pêtre , la première vie de l'homme ,  
„ la plus paisible , la plus naturelle , &



„ la plus douce à qui n'a pas le cœur  
„ corrompu. Heureux, mon jeune ami,  
„ le pays où l'on n'a pas besoin d'aller  
„ chercher la paix dans un désert ! Mais  
„ où est ce pays ? Un homme bienfai-  
„ sant satisfait mal son penchant au  
„ milieu des villes, où il ne trouve  
„ presque à exercer son zèle que pour  
„ des intrigans ou pour des fripons.  
„ L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui  
„ viennent y chercher fortune, ne fait  
„ qu'achever de dévaster le pays, qu'au  
„ contraire il faudroit repeupler aux  
„ dépens des villes. Tous les hommes  
„ qui se retirent, de la grande société  
„ sont utiles précisément parce qu'ils  
„ s'en retirent, puisque tous ces vices  
„ lui viennent d'être trop nombreuse.  
„ Ils sont encore utiles lorsqu'ils peu-  
„ vent ramener dans les lieux déserts  
„ la vie, la culture, & l'amour de leur  
„ premier état. Je m'attends en son-  
„ geant combien de leur simple retraite  
„ Emile & Sophie peuvent répandre de  
„ bienfaits autour d'eux ; combien ils  
„ peuvent vivifier la campagne & ra-  
„ nimer le zèle éteint de l'infortuné vil-  
„ lageois. Je crois voir le peuple se  
„ multiplier, les champs se fertiliser,  
„ la terre prendre une nouvelle parure,

„ la multitude & l'abondance transfor-  
„ mer les travaux en fêtes ? les cris de  
„ joie & les bénédictions s'élever du mi-  
„ lieu des jeux autour du couple aimable  
„ qui les a ranimés. On traite l'âge  
„ d'or de chimere , & c'en fera toujours  
„ une pour quiconque à le cœur & le  
„ goût gâtés. Il n'est pas même vrai  
„ qu'on le regrette , puisque ces regrets  
„ sont toujours vains. Que faudroit-il  
„ donc pour le faire renaître , ? Une seu-  
„ le chose , mais impossible ; ce seroit  
„ l'aimer.

„ Il semble déjà renaître autour de  
„ l'habitation de Sophie , vous ne fe-  
„ rez qu'achever ensemble ce que ses  
„ dignes parens ont commencé. Mais ,  
„ cher Emile , qu'une vie si douce ne  
„ te dégoûte pas des devoirs pénibles ,  
„ si jamais ils te sont imposés : souviens-  
„ toi que les Romains passaient de la  
„ charrue au Consulat. Si le Prince ou  
„ l'Etat t'appelle au service de la patrie ,  
„ quitte tout pour aller remplir dans le  
„ poste qu'on t'assigne , l'honorable  
„ fonction de Citoyen. Si cette fonc-  
„ tion t'est onéreuse , il est un moyen  
„ honnête & sûr de t'en affranchir ;  
„ c'est de la remplir avec assez d'inté-  
„ grité pour qu'elles ne te soit pas long-

» tems laissée. Au reste , crains peu l'em-  
 » barras d'une pareille charge : tant qu'il  
 » y aura des hommes de ce siècle, ce  
 » n'est pas toi qu'on viendra chercher  
 » pour servir l'état.

Que ne m'est-il permis de peindre le  
 retour d'Emile auprès de Sophie & la fin  
 de leurs amours , ou plutôt le commen-  
 cement de l'amour conjugal qui les unit ?  
 Amour fondé sur l'estime qui dure autant  
 que la vie , sur les vertus qui ne s'effa-  
 cent point avec la beauté , sur les conve-  
 nances des caracteres qui rendent le com-  
 merce aimable & prolongent dans la  
 vieillesse le charme de la premiere union.  
 Mais tous ces détails pourroient plaire  
 sans être utiles , & jusqu'ici je ne me  
 suis permis des détails agréables , que  
 ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitte-  
 rois-je cette règle à la fin de ma tâche ?  
 Non : je sens aussi bien , que ma plume  
 est lassée. Trop foible pour des travaux  
 d'une si longue haleine , j'abandonnerois  
 celui-ci s'il étoit moins avancé , pour  
 ne pas le laisser imparfait , il est tems  
 que j'acheve.

Enfin , je vois naître le plus charmant  
 des jours d'Emile & le plus heureux des  
 miens ; je vois couronner mes soins &  
 je commence d'en goûter le fruit. Le

digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble , leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne feront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire : ils ne savent où ils sont , où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point , ils ne répondent que de mots confus , leurs yeux troubles ne voyent plus rien O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent , un jour de mariage , prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes , & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme , que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienveillance , ou pour les embarrasser par de mauvaises p'aisanteries qui , duissent-elles leur plaire en tout autre tems , leur sont très sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter.

fer aucun des discours qu'on leur tient : moi , qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie , leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non , je veux qu'ils le goûtent , qu'ils le savourent , qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indifférente qui les accable ; & les menant promener à l'écart , je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler , c'est à leurs cœurs , & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans leur dis-je en les prenant tous deux par la main , il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur , ne voyez-vous pas les transports , les emportemens , les sermens d'Emile , l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne , & les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire , & puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans

le mariage on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible , vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne , & que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous , mes enfans , que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela , & que je crois être le seul possible.

Ils se regardent , en souriant & se moquant de ma simplicité , Emile me remercie nettement de ma recette , en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure , & que , quant à lui , celle là lui suffit. Sophie approuve , & paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Emile ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux , & tous mes propos ne l'embarraissent guère. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bien tôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets , en marque une bien caractéristique dans les deux sexes , & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les fem-

mes , & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme presse de loin l'inconstance de l'homme , & s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attédir , forcée à lui rendre pour le garder , tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire , elle pleure , elle s'humilie à son tour , & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guère. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile , reprends-je ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet , dit Emile en riant du secret , elle ne nous fera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pensez , peut-être. Laissez-moi , je vous prie , le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage , quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits , mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble , & le plaisir ne se

commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie, & ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie, mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet souffrez entre un époux & un pere, des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t'on pu faire un devoir des plus tendres caresses, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'est le désir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même! doit elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pû tirer de ses propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre fem-



me , qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne ; soyez amant heureux , mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir , & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits , mais des graces. Je fais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicatesse & du véritable amour , l'amant se trompe-t'il sur la volonté secrète ? Ignore-t'il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux , toujours maître de sa personne & de ses caresses , ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez vous toujours , que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas , mes enfans , que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire , elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire , & prévient la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre , la nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche , se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux , peut-être , n'est pas celui qui se plaint le

plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler , on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit , à travers leurs embarras , pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds , baise avec transport la main qu'elle lui tend , & jure qu'hors la fidélité promise , il renonce à tout autre droit sur elle. Sois , lui dit-il , chère épouse , l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie , je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile , rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir prêt à les quitter , je leur dis , du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi , point de fausse déférence. Emile , veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en

fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites vous ? faut-il que je l'emmence ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le len lemain. . . . . L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté, n' imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices ; que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attrails de la volupté n'y font point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial ; & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paissi-

ble passe le jours dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre , après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain , j'apperçois déjà quelque changement de scène. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission , que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie , elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles , mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiète , j'interroge Emile en particulier ; j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances , il a fallu faire lit-à-part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement. Emile se plaint amèrement , Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon , elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour , & me serrant la main ne prononce que ce seul mot , mais d'un ton qui va chercher l'ame ;

*l'ingrat* ! Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends, j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal-à-propos. Chère Sophie, rassurez vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne : il la conservera long tems pour vous.

„ Il faut, ma chère enfant, que je  
„ vous explique mes vres dans la conversation que nous eûmes tous trois  
„ avant-hier. Vous n'y avez peut être  
„ apperçû qu'un art de ménager vos  
„ plaisirs pour les rendre durables. O  
„ Sophie ! elle eut un autre objet plus  
„ digne de mes soins. En devenant votre  
„ époux, Emile est devenu votre chef,  
„ c'est à vous d'obéir, ainsi la voulu  
„ la nature. Quand la femme ressemble  
„ à Sophie, il est pourtant bon que  
„ l'homme soit conduit par elle ; c'est  
„ encore une loi de la nature ; & c'est  
„ pour vous rendre autant d'autorité  
„ sur son cœur, que son sexe lui en  
„ donne sur votre personne, que je

„ vous ait fait l'arbitre de ses plaisirs. Il  
„ vous en coutera des privations pénibles, mais vous regrettez sur lui, si  
„ vous savez regner sur vous ; & ce qui  
„ s'est déjà passé me montre que cet art  
„ difficile n'est pas au - dessus de votre  
„ courage. Vous regnerez long-tems par  
„ l'amour, si vous rendez vos faveurs  
„ rares & précieuses, si vous savez les  
„ faire valoir. Voulez-vous voir votre  
„ mari sans cesse à vos pieds ? tenez-le  
„ toujours à quelque distance de votre  
„ personne. Mais dans votre sévérité  
„ mettez de la modestie, & non pas  
„ du caprice ; qu'il vous voye réservée,  
„ & non pas fantasque ; gardez qu'en  
„ ménageant son amour, vous ne le  
„ fassiez douter du vôtre. Faites-vous  
„ chérir par vos faveurs, & respecter  
„ par vos refus ; qu'il honnore la chasteté de sa femme sans avoir à sa plaindre de la froideur.

„ C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous  
„ donnera sa confiance, qu'il écouterà  
„ vos avis, qu'il vous consultera dans  
„ ses affaires, & ne répondra rien sans  
„ en délibérer avec vous. C'est ainsi que  
„ vous pouvez le rappeler à la sagesse,  
„ quand il s'égare, le ramener par une  
„ douce persuasion, vous rendre aimable.

„ ble pour vous rendre utile ; employer  
„ la coquetterie aux intérêts de la ver-  
„ tu , & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas avec tout cela , que  
„ cet art même puisse vous servir tou-  
„ jours. Quelque précaution qu'on puis-  
„ se prendre , la jouissance use les plai-  
„ sirs , & l'amour avant tous les autres.  
„ Mais quand l'amour a duré long tems ,  
„ une douce habitude en remplit le vui-  
„ de , & l'attrait de la confiance succède  
„ aux transports de la passion Les enfans  
„ forment entre ceux qui leur ont donné  
„ l'être , une liaison non moins douce  
„ & souvent plus forte que l'amour  
„ même. Quand vous cesserez d'être la  
„ maîtresse d'Emile , vous ferez sa fem-  
„ me & son amie ; vous ferez la mere  
„ de ses enfans Alors , au lieu de votre  
„ premiere réserve , établissez entre  
„ vous la plus grande intimité ; plus de  
„ lit à-part , plus de refus , plus de ca-  
„ price Devenez tellement sa moitié ,  
„ qu'il ne puisse plus se passer de vous ,  
„ & que si tôt qu'il vous quitte , il se  
„ sente loin de lui même Vous qui fîtes  
„ si bien regner les charmes de la vie  
„ domestique dans la maison paternelle ,  
„ faites les regner ainsi dans la vôtre.  
„ Tout homme qui se plaît dans sa mai-

„ son , aime sa femme. Souvenez vous  
„ que si votre époux vit heureux chez  
„ lui , vous serez une femme heureuse.

„ Quant à présent , ne soyez pas si sé-  
„ vere à votre amant : il a mérité plus  
„ de complaisance ; il s'offenseroit de  
„ vos alarmes ; ne ménagez plus si fort  
„ sa santé aux dépens de son bonheur ,  
„ & jouissez du vôtre. Il ne faut point  
„ attendre le d goût , ni rebute le de-  
„ sir ; il ne faut point refuser pour refu-  
„ ser , mais pour faire valoir ce qu'on  
„ accorde.

Ensuite les réunissant , je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Méritez qu'il vous soit rendu léger. Surtout , sacrifiez aux graces , & n' imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'est pas difficile à faire , & chacun se doute aisément des conditions. Le traité se signe par un baiser , après quoi je dis à mon élève : cher Emile , un homme a besoin toute sa vie de conseil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche , & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée , & voici désormais votre Gouverneur.



Peu-à-peu le premier délire se calme, & leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leur vertu ; pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se ferment ! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la première fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter d'un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'azile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embrassant : mon maître,

félicitez votre enfant ; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels soins vont être imposés à notre zele , & que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils , après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint & si doux soit jamais rempli par un autre que moi , dussé-je aussi bien choisir pour lui , qu'on a choisi pour moi même : mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous , gouvernez nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai , j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais , maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter , & reposez-vous : il en est tems.

*F I N.*











